



*Le Chemin  
de  
Tours*

*Claude Bernier*

## **Avant-propos**

Enseignant retraité, Claude Bernier a enseigné au Québec durant 35 ans, d'abord le grec et le latin, puis le français.

À 19 ans, il a subi un grave accident qui devait le clouer sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Après de multiples efforts, il a réappris à marcher et depuis, a parcouru plus de 12 000 kilomètres sur les Chemins de Compostelle, empruntant chaque fois un chemin différent. Et il n'a pas encore l'intention de s'arrêter de marcher.

Membre fondateur de l'association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques, il occupe le poste d'animateur de la région Mauricie/Centre-du-Québec depuis 2003.

Au début de sa retraite, il a écrit un roman pour ses élèves, *Un Matin d'avril*, publié chez Arion. Par la suite, trois de ses récits furent publiés chez Arion: *Mes 2 000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle*, *Le Chemin Mozarabe* et *le Chemin Romieu*. Puis, après la fermeture de la maison d'édition Arion, il a écrit neuf autres récits de ses chemins qui n'ont pas été publiés.

# Saint-Jean-d'Angély, 14 septembre, 9 h

## Département de Saintonge

Le Chemin de Tours est l'une des quatre grandes Voies de Compostelle en France, avec celles de Vézelay, de Puy-en-Velay et d'Arles. Les trois premières se rejoignent sur le mont Gibraltar, au Pays basque, arrivent sur le *Camino Francés* à Saint-Jean-Pied-de-Port et traversent les Pyrénées à Roncevaux et à partir de *Puente la Reina*, il n'y a plus qu'un seul chemin pour ces quatre voies jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, le chemin d'Arles ayant traversé les montagnes, plus à l'est, au col de Somport.

Le Chemin de Tours s'appelle parfois le Chemin de Paris, car il est possible de partir de cette ville pour rejoindre Tours, ce qui en fait un chemin beaucoup plus long. Mon ami Marc qui l'a fait en 2010 se rappelle que la partie entre Paris et Tours était peu balisée et qu'il fallait beaucoup de courage pour la parcourir.

À partir de Saint-Jean-d'Angély, les chemins de Tours et du Mont-Saint-Michel utilisent le même tracé, que l'on retrouve dans le guide Rando sous le titre : Le Chemin de Paris et de Tours.

Après avoir quitté Roger et Saint-Jean-d'Angély, le chemin de la princesse me permet de sortir de la ville sur une petite route paisible et de me retrouver rapidement au milieu de la campagne. Contrairement aux jours précédents, ce matin, le soleil est radieux.

Un pèlerin québécois, Florent Rousseau, m'avait dit qu'il arriverait le 14 septembre à Saint-Jean-d'Angély et que nous pourrions faire ce chemin ensemble. À quelques reprises, hier, j'ai essayé de le rejoindre par téléphone, mais je n'obtiens aucune réponse. Son projet a peut-être pris une autre forme. Nous ne nous étions rien promis. Je me prépare donc à me rendre à la frontière espagnole, seul.

Depuis mon départ de ce matin, je constate que les balises de ciment blanc sont nettement plus fréquentes et qu'il est très facile de suivre le tracé. Pour moi qui suis très lunatique et porté à me laisser entraîner par ma rêverie, ces balises m'apportent une sécurité que j'apprécie grandement. À la sortie d'un parc, près du château de Beaufief, j'aperçois deux marcheuses, assises dans l'herbe, qui se sont arrêtées pour une légère collation. Elles sont venues marcher ici quelques jours et cheminent en toute confiance, car le mari de l'une d'elles les appelle toutes les heures. (Quel esclavage!) Nos pas se croiseront à deux autres reprises au cours de la matinée avant qu'elles ne disparaissent de mon paysage.

Peu après, une piste s'enfonce en forêt. Je rencontre alors un groupe de six femmes qui sont venues faire la cueillette des champignons, mais à voir les besaces vides, je devine que la quête n'a pas été fructueuse. Elles s'arrêtent pour s'informer de mon chemin et me trouvent très courageux de partir de si loin pour venir marcher seul dans leur région, surtout à mon âge. L'une d'elles ajoute qu'à 72 ans, elle ne comprend pas que je sois encore tenté par l'aventure, une expérience que l'on doit laisser aux plus jeunes. Je me contente de lui répondre que je n'ai lu nulle part qu'il y avait une limite d'âge pour s'arrêter de vivre. Je crois que l'on ne s'est pas bien compris.

En traversant le village de Châtanet, je m'arrête pour un café. Pendant que je me prépare à repartir, je reçois un appel de Florent. Il est présentement à Saint-Jean-d'Angély et vient de rendre son téléphone compatible avec le système européen. Dorénavant, on pourra communiquer ensemble. Surpris par ce coup de téléphone, je lui réponds qu'on pourra se revoir un jour et que l'on peut se donner des nouvelles. Je sens une certaine déception dans sa voix et, ne sachant pas trop quoi ajouter, je raccroche.

En cours de route, son appel ne cesse de m'obséder. Nous ne nous étions rien promis, mais ce serait agréable de marcher ensemble. J'avais prévu deux jours libres pour aller marcher le long du Canal du Midi, à Toulouse. Je pourrais utiliser ces deux jours pour attendre Florent à Saintes. Ce matin, je viens de parcourir douze kilomètres depuis Saint-Jean-d'Angély, je n'ai vraiment pas le goût de revenir sur mes pas. Mon arrêt, ce soir, dans une ferme, n'est qu'une pause, je ne tiens pas à m'attarder davantage dans ce lieu de passage. Saintes, une belle petite ville, présente plus d'attraits pour s'y arrêter deux jours.

Ces idées ne cessent de trotter dans mon esprit quand je passe devant la lanterne des morts, à Fenioux. Au Moyen Âge, la flamme qui brillait au sommet de cette haute colonne, construite sur une colline qui dominait la région, servait de repère pour les pèlerins et annonçait la présence d'un cimetière à proximité. Cette lumière symbolisait la vie éternelle, l'espoir des malades et des pèlerins. Certaines de ces lanternes étaient rattachées à l'église, d'autres, légèrement éloignées, mais toujours près d'un cimetière. Ici, à Fenioux, la lanterne est située près du cimetière, mais dans la partie opposée à l'église.

Juste à ses pieds, des bancs sont disposés dans un petit parc. Alors que la cloche sonne l'angélus au clocher du village, je m'y arrête pour dîner et ruminer mes idées, puis, avant de reprendre mon sac pour continuer à marcher, j'appelle Florent pour lui dire que je vais l'attendre au gîte de Saint-Eutrope, à Saintes. Nous pourrions parcourir ensemble le reste du Chemin de Tours. En écoutant sa réponse, je comprends que cette solution lui convient vraiment et qu'il espérait cette offre de ma part.

Après le dîner, quatre kilomètres me séparent de Frédière où je dois quitter le chemin pour me rendre à Saint-Hilaire-de-Villefranche, plus spécialement à la Ferme Octave d'Antan. Selon le croquis fourni par la dame ontarienne, à l'Office du Tourisme à Saint-Jean-d'Angély, la départementale D 124 va me conduire directement à ce village. Or, rendu dans Frédière, aucune indication routière ne mentionne cette route. Pourtant, le croquis de madame et le plan dans mon guide correspondent parfaitement. Je m'engage donc dans cette direction avec méfiance. Plus j'avance, plus je commence à m'inquiéter, puisque les informations routières n'existent tout simplement pas. De plus, je marche à l'encontre d'un boisé que j'aperçois, au loin, devant moi, et non d'un village. Finalement, dès que je dépasse les premiers arbres, je distingue une agglomération à moins d'un kilomètre et, au moment où j'atteins la première rue, un petit panneau indique Saint-Hilaire-de-Villefranche. Mais sur plus de trois kilomètres, aucune information ne m'a confirmé que je marchais sur l'accotement de la D 124.

En entrant dans le village, je cherche en vain la rue du presbytère. Je contourne l'église sans succès, puis une grande maison juste à côté qui a toutes les allures de l'édifice en question. Je m'informe auprès de trois dames âgées qui marchent sur le trottoir, personne ne connaît cette rue. Une seule solution : traverser ce village-rue en continuant sur la route principale. À la sortie, déjà un peu à la campagne, je tourne mon regard vers une toute petite ruelle, un espace à peine assez large pour laisser passer un tracteur, sur un panneau bleu tout rouillé : rue du presbytère. Je m'avance avec incertitude vers une vieille grange, nouvellement peinte : Ferme Octave d'Antan. Je pousse la porte de la grange et je me retrouve dans une cour intérieure où d'anciens instruments aratoires tout rouillés se mêlent aux pots de fleurs de toutes sortes, à l'ombre de quelques arbres fruitiers où deux petits sentiers conduisent à un grand jardin. Je n'ai pas fait trois pas qu'une femme surgit derrière moi : monsieur Bernier. Elle me tend la main et m'invite à entrer dans l'étable. Tout l'intérieur a été rénové. Aux deux extrémités de la pièce, en mezzanine, trois chambres se font face. D'un geste de la main, elle m'indique que je vais dormir dans l'une d'elles. Dans cette salle à manger où reposent six petites tables, il faut ajouter une cuisine à gauche et des salles de bain avec douche à ma droite. Tout ce qu'il faut pour accueillir au moins une vingtaine de clients. Nous serons trois personnes à coucher dans ce gîte champêtre, ce soir : un couple de personnes âgées et moi-même. La dame qui m'a accueilli me remet la clé de ma chambre, m'apporte une bière et laisse tout le reste à ma disposition.

Après la douche et la lessive, j'étends mon linge sur une des cordes dans la cour. Avec ce soleil éclatant, le séchage sera une affaire de quelques minutes. Comme j'ai épuisé toutes mes compresses et que mon genou demeure encore un peu enflé, j'ai tout mon temps pour traverser le village et rejoindre une route importante en périphérie où une nouvelle pharmacie vient d'ouvrir ses portes. Je

raconte mon histoire au pharmacien qui prend le temps d'examiner mon genou : la guérison de la déchirure de mon tendon est sur la bonne voie, me confirme-t-il.

En soirée, pendant que les personnes âgées sont montées se coucher, nous sommes quatre à manger près du foyer : monsieur et madame Vinet, les propriétaires, et la voisine qui m'avait accueilli en arrivant. Madame me raconte son chemin de Compostelle pendant que monsieur me parle de sa vigne qu'il cultive avec son frère. Le vin maison qu'il a produit lui-même ferait envie des dégustateurs les plus exigeants. Pour moi, c'est un réel plaisir de connaître cette famille de vignerons.

Au lever, la voisine me sert le petit-déjeuner, tout en s'occupant de la cuisine, puisque plusieurs employés sont venus manger avant moi et sont déjà partis dans les champs. Ici, en ce moment, nous sommes en pleine période des vendanges.

Je quitte Saint-Hilaire-de-Villefranche vers 8 h pour rejoindre Juicq, cinq kilomètres plus loin, où je vais retrouver les balises. Cette fois, les indications routières sont clairement indiquées, impossible de se tromper. Sous le ciel clair, je marche sur une petite route qui longe des vignes, dont celle de monsieur Vinet, à peine identifiée.

Après la traversée de Juicq, un chemin agricole se faufile entre une petite forêt et des vignes jusqu'au village de Le Douhet où je m'arrête pour un café. La tenancière du bar accepte de me préparer un sandwich, pendant que, la cigarette au bec, elle poursuit une conversation animée avec des amis venus la saluer.

À la sortie du village, le sentier retrouve une petite forêt, s'engage sur une piste forestière et débouche sur une route plus importante qui entre dans le gros village de Fontcouverte que je quitte peu après pour la campagne où, en face d'un petit château, sur la route de l'Escambouille, je m'assois sur le parapet d'un pont, le seul siège que j'ai pu trouver pour manger mon sandwich parfumé à la cigarette.

Les six derniers kilomètres pour rejoindre Saintes manquent quelque peu de charme. D'abord, je m'engage sur un sentier sous la ligne des fils électriques où des camions ont creusé des ornières, puis une piste à travers bois cherche un passage en flanc de colline au milieu des rochers. La traversée d'un golf, en plus, n'est pas sans danger. Finalement, au sommet de la colline, la vue de la ville de Saintes rassure le pèlerin. Au bas de la pente, le sentier emprunte le tracé d'une ancienne voie ferrée qui m'amène à l'entrée de la ville. Quelques rues transversales me conduisent au pied de l'Arc de triomphe de Germanicus, érigé sur le bord de la rivière Charente. La ville proprement dite se trouve de l'autre côté du cours d'eau. Une longue passerelle permet de la traverser en

toute aisance, mais auparavant, j'entre dans l'Office du Tourisme, juste à côté, où la jeune fille imprime le tampon de la ville dans mon carnet du pèlerin et me remet une carte de la ville qui me permettra de me balader en toute tranquillité.

La cathédrale Saint-Pierre est située presque en face de la passerelle, alors que l'église Saint-Eutrope où je dois aller coucher se trouve sur une haute colline à gauche de la ville. Pour s'y rendre, il suffit de marcher le long de la rivière, puis monter la pente raide vers le sommet de la colline où est construite cette église.

Le culte de saint Eutrope est très répandu dans le Saintonge. Cet homme, un contemporain du Christ, fut l'un des premiers chrétiens de l'église naissante. Il vint dans cette région de la Gaule pour prêcher le message de Jésus. Il réussit même à convertir Eustelle, la fille du gouverneur romain, qui le fit lapider et balança son corps par-dessus les murailles de la ville. Les chrétiens l'ensevelirent sur place et au V<sup>e</sup> siècle, une chapelle fut construite à l'emplacement de son tombeau que l'on plaça dans la crypte. En 1081, les moines de Cluny construisirent l'église actuelle à trois niveaux pour accueillir les pèlerins qui se faisaient de plus en plus nombreux. D'abord, une vaste crypte avec un déambulatoire et des chapelles rayonnantes pour les pèlerins qui venaient vénérer le tombeau de saint Eutrope. Au-dessus, un chœur était réservé aux moines. Puis, au sommet, une nef à six travées était commune aux deux sanctuaires superposés. Conçu pour devenir une somptueuse église de pèlerinage, cet édifice vit s'ériger autour de lui un grand monastère et plusieurs bâtiments pour accueillir les visiteurs. Aujourd'hui, il ne reste que l'église comme telle et un espace a été aménagé pour recevoir six pèlerins. C'est là où je vais dormir ce soir. Tout le reste est disparu lors de la Révolution française.

Quand j'arrive au sommet de la colline, pendant que j'attends au feu rouge, une dame m'apostrophe : « Vous êtes pèlerin. Je suis l'hospitalière. Suivez-moi. » Nous traversons une arche qui servait jadis de porte d'entrée au monastère. Puis Pierrette m'indique que le vaste espace devant nous, appelé Place Saint-Eutrope, était occupé autrefois par la résidence des moines. Tout a été rasé au cours des derniers siècles. À droite, au niveau du sol, sous le très haut édifice, se trouve le gîte pour les pèlerins. Ce soir, les six places seront occupées.

Profitant de la minuscule salle de bain, je prends ma douche et fais ma lessive avant l'arrivée des autres pèlerins. Le gîte se remplit sans tarder et à 17 h, les six pèlerins sont déjà sur place. Pendant que chacun vaque à ses activités, j'explique à Pierrette que je désire passer ici trois jours. Elle jette un coup d'œil sur le cahier des réservations. Tout est complet pour demain, mais samedi, deux places sont encore disponibles. Elle inscrit mon nom et celui de Florent immédiatement. Elle me conseille de continuer sur la rue de l'église et de me rendre au carrefour où un hôtel accueille des visiteurs. Je pars sans tarder vers l'hôtel Bleu Nuit.

À la réception, le propriétaire m'accueille avec gentillesse et inscrit ma réservation pour demain, ajoutant cependant que samedi, tous les hôtels de la ville affichent complet. Une compétition internationale de motocross attire une foule considérable dans la ville. Heureusement, ma réservation au gîte de Saint-Eutrope va me tirer d'embarras. À mon retour, je téléphone à Florent pour lui dire que j'ai réservé une place pour l'hébergement de samedi, au gîte de l'église. En revenant de l'hôtel Bleu Nuit, j'ai vu qu'un restaurant chinois ouvrait ses portes à 19 h. C'est donc là que je vais souper, ce soir. La minuscule cuisine du gîte ne m'invite guère à préparer un repas chaud, au milieu des autres marcheurs qui désirent sans doute en faire autant. Comme chaque midi, je me contente d'un sandwich, le soir, j'aime bien prendre un souper substantiel. Ce restaurant offre un buffet où chacun se sert à volonté pour un prix modique qui me convient très bien, même si le carafon de vin n'a pas le fumet de celui d'hier soir. Je vais m'en contenter.

De retour au gîte, j'ai l'occasion de faire connaissance avec ces marcheurs bien sympathiques. Aucun ne songe à se rendre à Saint-Jacques de Compostelle, mais apprécie la marche dans la région. Deux couples occupent les lits superposés de chaque côté de la pièce, alors que le célibataire va coucher au-dessus de mon lit. Ces personnes me parlent abondamment de leur région, mais aucunement du pèlerinage. Notre rencontre restera assez superficielle.

Au matin, nous quittons le gîte en même temps. Après entente avec Pierrette, je laisse mon sac sur place et je viendrai le récupérer à 16 h, à l'ouverture. Je descends vers la rue piétonne où plusieurs établissements offrent le petit-déjeuner. La température demeure maussade, mais il ne pleut pas encore. J'en profite pour faire un tour de la ville.

À l'époque romaine, Saintes était le centre administratif de la région. Un pont romain, face à l'Arc de triomphe de Germanicus, permettait de traverser la Charente. Cet arc commémorait l'achèvement de la voie romaine qui traversait la Gaule, du nord au sud. Cette grande route a contribué grandement au développement de la ville. Des ruines de cette époque sont éparpillées un peu partout dans la ville. Près de l'église Saint-Eutrope, un grand hémicycle a conservé la forme d'autrefois et un petit musée contient plusieurs objets que l'on a retrouvés sur le site. Quelques statues ont traversé le temps sans trop de dommage. Une maquette reconstitue les principaux bâtiments de cette époque et leur situation dans la ville. Toujours intéressé par l'histoire, je m'y attarde longuement.

Au début de l'après-midi, je passe devant une boutique d'ordinateurs où l'internet est disponible. J'en profite pour lire mes messages et envoyer un mot à mes amis du Québec. Et à 16 h, à l'ouverture du gîte, je vais récupérer mon sac pour me rendre à l'hôtel Bleu Nuit.

En soirée, il ne fait aucun doute que les festivités sont déjà commencées. Les rues bondées grouillent d'une population jeune et bruyante et, comme de raison, toutes les chaises des terrasses sont occupées. Dans une ruelle, à l'écart, une *pizzeria* n'a pas encore subi l'invasion de la foule de visiteurs. Je peux déguster ma pizza en toute tranquillité.

Au matin, j'aimerais bien reprendre la route et marcher, mais je dois attendre Florent. Je me rends dans un parc sur le bord de la Charente où je dépose mon sac et j'en profite pour écrire et mettre de l'ordre dans mes notes. Un petit kiosque, muni d'une table et des bancs rustiques, semble l'endroit idéal pour travailler en toute tranquillité.

J'ai réservé la visite de l'Abbaye-aux-dames pour l'après-midi, car Florent doit arriver de ce côté. Au Moyen Âge, la ville s'est agrandie à partir de plusieurs sanctuaires et de nombreux hospices. À un certain moment, on comptait jusqu'à 16 églises dans cette cité médiévale. Le couvent pour les femmes fut le plus grand de tout le Saintonge.

Cette abbaye, fondée en 1047, par le Comte d'Anjou et sa femme, Agnès de Bourgogne, avait pour mission l'éducation des jeunes filles nobles. La future Marquise de Montespan, la favorite du roi Louis XIV, fut l'une de leurs pensionnaires. Ce couvent possédait de nombreuses propriétés et devint bientôt très puissant. Les abbesses, issues de familles riches et nobles, portaient la mitre et la crosse comme les évêques. Après plusieurs siècles de prospérité, le monastère fut pillé durant la guerre de Cent Ans et ravagé par les protestants un siècle plus tard et la Révolution française acheva la besogne. Les édifices furent ensuite transformés en caserne et en prison jusqu'en 1924.

La façade de l'église abbatiale est la plus grande et la plus ornée de tout le Saintonge. Un clocher en forme de cône couvert d'écaille est typique de cette région et domine tout l'édifice. Il ne reste plus rien du cloître, mais les bâtiments conventionnels ont été restaurés et abritent aujourd'hui un centre culturel.

Pour attendre Florent, je vais m'asseoir sur des bancs à côté de l'Arc de triomphe de Germanicus où débouche la rue par laquelle il doit arriver. Vers 17 h, sa silhouette apparaît au bout de la rue. Il marche avec vaillance, ses deux bâtons en mains. Nous nous donnons l'accolade et je le conduis progressivement vers le gîte de Saint-Eutrope. Nous serons quatre pèlerins à coucher ce soir. Michel, un pèlerin parti de Brest, qui va marcher avec nous durant plusieurs jours, et Thomas, un marcheur que nous croiserons à quelques reprises.

Je suis très heureux de revoir Florent, un pèlerin de Trois-Rivières qui, parti de la Pointe-Saint-Mathieu, l'an dernier, a traversé la Bretagne, et s'est rendu jusqu'à

Saint-Jean-d'Angély. Cette année, il se propose de dépasser la frontière espagnole et de poursuivre, durant quelques étapes, sur le *Camino del Norte*.

Pendant que Thomas et Michel se préparent à manger dans le gîte, Florent et moi, nous partons vers le petit restaurant chinois où j'ai soupé le soir de mon arrivée. Cette fois encore, les clients sont peu nombreux, mais les mets toujours aussi appétissants. Manger ainsi tête à tête permet de se mettre au courant des dernières nouvelles et de faire des projets pour les prochains jours.

Le matin, durant le petit-déjeuner pris dans le gîte, nous avons l'occasion de nous connaître davantage. Michel et Thomas sont deux compagnons très agréables et nous espérons nous revoir, ce soir. Michel a déjà réservé au gîte de Pons où nous voulons nous arrêter, alors que Thomas doit rencontrer un ami au cours de la journée. Nous quittons le gîte ensemble.

Je me croyais trop certain de mon chemin. La veille, j'avais marché le long de la Charente sur un magnifique sentier, balisé abondamment par les signes de la grande randonnée, les traits rouge et blanc. Malheureusement, ce n'était pas le chemin à suivre. En suivant ces marques, nous avons fait une boucle inutile et à 9 h 30, nous étions revenus au point de départ. Cette fois, nous prenons le temps de lire soigneusement les informations contenues dans le guide. Aucune balise n'indique le chemin à suivre, mais les renseignements précis correspondent au plan de notre guide. Après trois kilomètres, nous apercevons les premières véritables balises de notre chemin.

Une route directe, la N. 137, relie les villes de Saintes et Pons où nous allons coucher ce soir. Construite sur le tracé de l'ancienne voie romaine, cette route avait la réputation d'être très achalandée avant la construction de l'autoroute A-10. Mais le sentier que nous allons suivre s'éloigne de ces deux voies rapides et nous fait passer au milieu de la campagne, entre des champs de céréales, mais aussi entre les vignes qui produisent le fameux pineau de Charente. Nous marchons dans la vaste plaine sur des chemins ancestraux qui joignent à peine deux ou trois villages. Avec la traversée des Arènes, notre chemin effleure tout juste la voie romaine, rappelant que les Romains comme les Gaulois cultivaient déjà la vigne. À la croisée de petites routes, des croix mentionnent le décès de pèlerins. Plus que jamais, nous marchons sur les pas des anciens.

À Préguiillac, une boulangerie demeure encore ouverte. Je ramasse les derniers gâteaux au moment où la dame se prépare à fermer son commerce, avant la messe du dimanche. Puis, le sentier s'engage sur un chemin de terre, au milieu des vignes, loin des villages et de toutes les habitations. Pendant douze kilomètres, le pèlerin connaît des heures paisibles. Je dois installer seul mon poncho, car la pluie approche. J'utilise le vent qui précède l'averse pour soulever l'arrière de la toile et ainsi l'ajuster correctement.

Vers 12 h 30, je n'ai toujours pas trouvé un endroit sec pour m'arrêter. À la croisée d'une route, le bloc de ciment qui sert de balise va me fournir le seul siège disponible dans tout le secteur. Pendant que je déguste mes petits gâteaux, un groupe de marcheurs arrive. Ce sont les responsables des chemins de Compostelle de la ville de Pons. Ils franchissent la distance entre Pons et Saintes pour vérifier l'état des balises. J'ai tout le loisir de leur parler de mon départ raté de ce matin. Ils me promettent d'en glisser un mot aux responsables de la ville de Saintes.

À la sortie du hameau de Boissouchaud, il reste encore cinq kilomètres à parcourir, mais j'aperçois déjà distinctement le fameux donjon de Pons qui élève sa haute tour carrée vers le ciel. À partir de là, malgré mon genou encore endolori, j'accélère légèrement le pas, comme attiré par un aimant. En entrant dans la ville, le château se laisse désirer, puisqu'il est situé à l'autre extrémité. Et dès que je me présente devant cette ancienne forteresse, je reste un peu éberlué par sa hauteur et cette masse de pierres bien conservées. Je m'assois à la terrasse du bar pour l'admirer plus longuement. L'énorme donjon qui domine la ville est un bel exemple de l'art militaire roman. Autrefois, on y pénétrait par des échelles que l'on enlevait par la suite. Il est demeuré intact durant toutes ces années. Seul le couronnement a été refait au siècle dernier.

Et pendant que je bois la potion favorite du marcheur, Michel arrive. Je lui offre un panaché, sa boisson préférée. Seul à seul, Michel me fait part de son projet. Pour sa deuxième année de retraite, il se propose de se rendre à Saint-Jacques de Compostelle, étant parti de sa maison, dans la banlieue de Brest. Après toutes ces années passées à l'Institut océanographique, il sent le besoin de vivre une longue expérience de solitude. Le chemin de Compostelle lui apparaît comme le meilleur moyen de se retrouver et de réfléchir sur les projets qu'il compte entreprendre pour la dernière partie de sa vie.

Michel est un intellectuel de haut niveau, cela se voit dans sa façon de parler et dans sa manière de réfléchir. J'aurai tout le temps au long de ce chemin d'apprécier la qualité de nos échanges, mais cet après-midi, alors que le soleil est revenu, je me sens heureux de l'écouter raconter son projet. Chez cet homme, les mots prennent un sens et l'enchaînement de ses idées suit un parcours logique. Michel réfléchit depuis son départ et présentement il a besoin d'en parler. Jusqu'ici, il n'a croisé personne qui manifestait le goût de l'écouter. Sa valise est remplie à pleine capacité et je le laisse déballer son flot de réflexions sans dire un mot. Je me contente de prêter une oreille attentive. Durant notre longue conversation, le liquide aidant, j'ai absorbé sans doute trois verres de bière et lui, trois panachés, mais nous sommes contents de partir ensemble, un peu chancelants, vers le gîte, à un kilomètre, à la sortie de la ville. Le plan de la ville en main, un cadeau de l'Office du Tourisme, situé dans le donjon, nous descendons ensemble la colline vers la rue Saint-Jacques où se trouve le gîte.

Ce dernier est situé juste à côté de l'Hôpital-neuf. Ce mot peut paraître trompeur, puisque cet édifice a été construit en 1160 par les Templiers. Un long corridor le reliait à l'église Saint-Martin et à une vaste salle pouvant accueillir des pèlerins et des pauvres en Jésus-Christ. On y distribuait plus de quinze mille pains par année. Sous l'immense voûte, des bancs de pierres permettaient aux pèlerins de se reposer. Et la nuit, toutes les issues étaient fermées pour plus de sécurité.

Notre gîte actuel peut accueillir une douzaine de pèlerins. La jeune fille à l'Office du Tourisme nous a donné le numéro de code pour ouvrir la porte. Nous nous installons sans tarder. Vers 17 h 30, Florent appelle, il vient d'arriver dans la ville. Je lui indique le chemin à suivre pour nous rejoindre. Nous serons trois à dormir dans ce dortoir, Florent, Michel et moi.

Avant de partir pour le restaurant, un voisin vient nous porter un gros panier de raisins, disant qu'une tradition veut que ceux qui peuvent aider les pèlerins, doivent le faire. Nous le remercions de sa gentillesse. Nous finirons de les manger, demain, au petit déjeuner.

Le matin, nous quittons le gîte tous les trois en même temps. Une longue promenade de trente kilomètres nous attend. Michel doit se rendre dans une famille, alors que nous préférons l'hôtel du village. Mais la dame m'a averti qu'elle n'ouvrirait pas avant 18 h. Aujourd'hui encore, la N 137, construite sur l'ancienne voie romaine relie en droite ligne Pons à Mirambeau, alors que nous allons suivre cette route, tantôt à gauche, tantôt à droite. Les pèlerins d'autrefois avaient plus de chance que nous, car ils utilisaient la voie romaine pour se déplacer. Toute la journée, nous allons marcher parfois sur une petite route de campagne, parfois sur des sentiers de terre au milieu des vignes, mais nous ne serons jamais très loin de la route nationale.

Le paysage demeure ouvert et aucune montagne n'est en vue. Le temps reste couvert, mais nous ne recevrons aucune averse, même s'il ne pleut pas très loin de nous. Ce matin, peu après la sortie du village, Michel me rejoint et nous marchons côte à côte jusqu'au village de Saint-Genis-de-Saintonge, pendant qu'il éprouve encore le besoin de continuer la conversation entreprise, hier, devant le donjon. Je m'arrête au PMU du village pour me procurer un sandwich, alors que Michel se rend à l'épicerie.

Trois kilomètres séparent Saint-Genis-de-Saintonge de Plassac. Un long trottoir relie les deux villages. Une épreuve pour le pèlerin qui aime marcher dans la campagne. Plassac était à l'origine une immense villa romaine très somptueuse. Le luxe de son décor témoigne de la très grande richesse des propriétaires. Au Moyen Âge, elle a appartenu à des évêques de la région bordelaise, puis fut démantelée durant la Révolution française. Aujourd'hui, les vestiges demeurent encore impressionnants.

À partir de Plassac, nous quittons définitivement la N-137 pour de petites routes en pleine campagne que l'on va suivre jusqu'à Mirambeau. Durant cette partie du chemin, les balises se font rares. Pendant un moment, alors que je marche de nouveau avec Michel, nous croyons nous être égarés. Dans un immense verger, une jeune fille fait la cueillette des pommes. Elle nous indique le chemin à suivre pour rejoindre l'ancienne abbaye de la Tenaille. Cette ancienne abbaye bénédictine est aujourd'hui occupée par une exploitation agricole et se trouve incluse dans le domaine du château. À voir la quantité de barils de pommes dans la cour, il ne fait aucun doute que ce potager produit des fruits en abondance. Nous longeons le domaine où nous retrouvons aisément les balises.

Dans un bosquet de peupliers, de gros billots de bois sont étendus, prêts à être transportés. Pour le moment, ils nous procurent un excellent siège pour manger notre sandwich. Depuis ce matin, nous avons marché pratiquement sans arrêt. Après le repas, Michel ressent des problèmes au dos. Il désire faire une sieste dans l'herbe, de l'autre côté du chemin. Nous nous reverrons demain, puisqu'il ne vient pas au village de Mirambeau pour dormir.

J'arrive à l'Hôtel de l'Union à 16 h. Un carton sur la porte indique clairement que l'établissement ouvre ses portes, à 18 h, seulement. En face, un petit bar accueille des clients. Un homme, assis au bar, s'entretient avec la tenancière. Quand la dame m'apporte une bière, elle ajoute : « Vous attendez l'ouverture de l'hôtel? » D'un grand geste de la main, elle étale devant moi tous les journaux de la région. « Prenez le temps de lire. » À 17 h 30, je décide d'aller attendre à la porte de l'hôtel. La propriétaire m'a vu arriver et vient m'ouvrir la porte. Nous pouvons prendre sur place le souper et le petit-déjeuner. Je ne sortirai plus de l'établissement. Florent arrive à 18 h 30 exténué. Cette longue marche de 30 kilomètres l'a épuisé. Nous allons connaître une soirée bien tranquille.

Après le petit-déjeuner pris à l'hôtel, nous partons ce matin pour une petite étape, à peine 17 kilomètres. Florent apprécie de pouvoir se reposer en route, car le chemin d'hier a apporté son lot de fatigue. Je suis content, également, de faire une étape pour flâner le long du chemin, prendre le temps de me laisser imprégner par le paysage. Aujourd'hui encore, la culture de la vigne alterne avec les champs de céréales, mais à l'approche de la région bordelaise, les vignobles occupent de plus en plus d'espace.

Dès la sortie du village, notre chemin emprunte une route de campagne, la D 254, où la circulation se limite à quelques tracteurs et trois ou quatre voitures, des fermiers de la région. Cette route passe au-dessus de la A-10 et rejoint la N-137 à Palais, deux voies rapides que nous suivons en parallèle depuis la ville de Saintes.

Mais auparavant, en entrant dans le village de Pleine-Sève, un grand panneau mentionne que, sur la colline, existait autrefois un grand monastère des prémontrés et qu'un cloître accueillait les pauvres et les pèlerins. De tout cela, il ne reste qu'une statue de saint Jacques, dans un petit parc, à côté de l'église de Sainte-Madeleine. En traversant un pont au-dessus d'un ruisseau, nous quittons le Saintonge pour entrer dans la Gironde.

## La Gironde

Chaque fois que nous changeons de département, les balises prennent une autre forme. Dans notre guide, les auteurs affirmaient qu'il fallait oublier les bornes de ciment blanc pour suivre dorénavant les flèches jaunes. Ces dernières existent toujours, mais au printemps un tracé nouveau a vu le jour et les responsables utilisent maintenant un poteau de couleur verte d'un mètre de hauteur sur lequel ils ont placé un capuchon de plastique jaune serin, très lumineux, de telle sorte qu'il est possible de le voir de très loin. Une idée géniale qui devrait convaincre les autres baliseurs des chemins français. Ces nouvelles balises, placées à des endroits stratégiques, redonnent la confiance et assurent la sécurité aux marcheurs.

J'arrive à Saint-Palais en même temps que Michel. Nous nous arrêtons un instant pour examiner l'église. Comme toujours, la porte reste verrouillée, mais l'extérieur présente un spectacle un peu particulier. Des figurines en ronde-bosse, placées sous le toit qu'elles font semblant de supporter, représentent des personnages de l'époque médiévale. Ces statuettes irrévérencieuses saluent à leur façon le pèlerin qui passe. L'artiste s'est fait un malin plaisir de les placer dans des postures provocantes qui ne peuvent que faire sourire le visiteur. Ce type de représentation, je n'en avais jamais vu en France jusqu'à ce jour.

À la sortie du village, Michel part à droite pour suivre les flèches jaunes, alors que je continue devant moi, en ayant pour guide les nouveaux poteaux verts. De fait, en suivant ces nouvelles balises, aucune hésitation ne vient à mon esprit, tellement elles ont été placées avec soin. Je me dirige pratiquement en ligne droite vers Saint-Aubin-de-Blaye, alors que Michel doit faire un long détour pour arriver au même point. Je marche alors pendant plus d'un kilomètre au milieu de grands vignobles. Une grosse machine, une cueilleuse de raisins, avance lentement parmi les rangées de vignes, alors que de petits camions, équipés spécialement pour transporter le raisin, attendent à l'extrémité des champs. En traversant Saint-Caprais-de-Blaye, le restaurant d'une halte routière accepte des clients 24 h sur 24. Je m'arrête pour un bon dîner.

Malgré cet arrêt, je suis le premier à me présenter chez madame Dominique Lucas où nous avons réservé tous les trois une chambre pour la nuit. Dès mon arrivée, elle m'invite à la suivre et m'ouvre la porte d'une chambre dans sa maison, n'ayant pas perçu mon accent québécois. Au moment de l'inscription, découvrant que je viens du Québec, elle préfère confier la chambre à deux lits aux deux concitoyens, dans un gîte en construction, à côté de sa demeure, réservant la chambre de sa maison pour le Français. Cette dame se dit étonnée de ne pas avoir reconnu mon accent plus tôt, puisqu'elle se considère une experte dans l'art de découvrir les intonations particulières des personnes qu'elles accueillent, étant une hôtesse expérimentée, dit-elle en riant.

Ayant terminé la douche, l'installation et la lessive, je vais au devant de Michel qui arrive une heure plus tard. Nous comparons nos deux parcours. Le mien fut nettement plus court. De plus, il a trouvé difficile de suivre les flèches qui avaient pâli à bien des endroits. Nous arrêtons prendre une boisson avant d'entrer chez madame Lucas. Dès que je lui présente Michel, cette fois, elle est convaincue de reconnaître l'accent français.

Florent arrive par une rue différente que celle que j'ai empruntée pour venir ici. En le voyant, je l'invite à monter au deuxième étage de ce gîte temporaire. Je dis temporaire, puisque l'appartement est déjà réservé pour des gens qui doivent l'occuper dans deux semaines. Pour l'instant, nous avons chacun notre chambre pour dormir et la salle de bain, toute neuve, luxueuse, est un véritable petit bijou.

Nous allons souper à l'hôtel-restaurant du village, le seul établissement ouvert qui sert des repas, et, cette fois encore, nous sommes les uniques clients. En semaine, les gens de la région ne se précipitent pas pour souper au restaurant.

Le jour précédant notre arrivée, j'avais téléphoné à cet hôtel pour réserver une chambre. M'étant identifié comme pèlerin, monsieur m'avait répondu que son hôtel affichait complet. Or, ce soir, il est évident qu'il n'y a personne dans cet hôtel. À partir de ce jour, Florent me convainc de ne plus mentionner que je suis pèlerin quand je fais une réservation.

Plus tard, au Grand Gosier, la dame va m'expliquer la situation. Certains pèlerins se présentent et demandent une réduction parce qu'ils sont pèlerins. Dans les hôtels français, le prix de la chambre est affiché au dos de la porte d'entrée par les fonctionnaires du Ministère du Tourisme. La propriétaire ne peut modifier ce prix et faire une réduction pour un pèlerin. C'est la loi. Il faut dire que c'est très facile aussi de devenir un faux pèlerin, en France.

Nous nous attardons quelque peu au restaurant, puis nous revenons au gîte où nous connaissons une nuit paisible, cette grande maison étant située à l'extrémité de la rue, à la limite de la campagne.

Au lever, nous apprenons à nos dépens que l'installation de cet appartement nécessite certains ajustements : impossible d'ouvrir la porte. La clé tourne à vide dans la serrure. Nous essayons d'appeler à l'aide, par notre fenêtre, sans ameuter tout le village. Nos appels demeurent vains. Comme madame Lucas nous attend à l'étage en dessous, nous avons beau frapper sur le plancher, personne ne vient à notre secours. Quand Michel constate notre retard, il sort dans la cour et nous pouvons alors lui transmettre le message. Madame Lucas, en personne, éprouve elle-même bien des difficultés à ouvrir la porte de telle sorte que nous songeons un moment à passer par la fenêtre. Finalement, la porte s'ouvre et nous pouvons prendre en riant notre malencontreuse situation.

Le chemin d'aujourd'hui offre certains choix aux pèlerins. Le marcheur peut utiliser une piste cyclable, ou encore faire un détour pour aller saluer des pèlerins enterrés dans le cimetière de Cartelègue et même contourner la citadelle par la côte pour entrer à Blaye. Après tous ces chemins parcourus, je préfère encore la ligne droite. Je quitte donc Saint-Aubin-de-Blaye par une petite route, traverse le village de Les Pageots et m'enfoncé dans un boisé d'où je sors à proximité d'Étauliers, six kilomètres plus loin. À l'entrée du village, un panneau routier signale que la piste cyclable à notre droite peut nous conduire jusqu'à Saint-Seurin-de-Cursac. Cette ancienne voie ferrée nous donne la possibilité de marcher durant neuf kilomètres, en ligne droite, sur un sentier goudronné, souvent ombragé. Quoi de mieux? En cette belle journée ensoleillée, tout le plaisir est dans la marche. Arrivé au village, j'entends la cloche de l'église qui sonne midi. Juste en face, une petite épicerie étale quelques sandwiches, fraîchement emballés. Un seul me suffit que je m'empresse de manger, en sortant du village, assis sur le parapet du pont.

Pour les six kilomètres qui restent, les balises se font rares. L'immense forteresse, construite par Vauban, s'élève au loin devant nous. Impossible de rater ses hauts murs construits sur la colline qui surmonte la ville de Blaye. J'emprunte une petite route qui traverse des vignes et se dirige en droite ligne vers la citadelle.

Selon la légende, Rolland, le neveu de Charlemagne, aurait été enterré sur cette colline, au milieu d'une ancienne nécropole qui remonte à l'époque des Romains. Quand le roi Louis XIV demanda à Vauban de construire une forteresse capable de tenir à distance les bateaux anglais qui pouvaient menacer le port de Bordeaux, l'évêque fit transporter les tombeaux de Rolland et de saint Romain dans la cathédrale. L'ancienne nécropole disparut sous le pic des constructeurs, en 1676, quand débuta la construction de la citadelle.

À l'époque, ces immenses fortifications qui couvraient 33 hectares de surface, avec des murailles de plusieurs mètres d'épaisseur, formaient une véritable petite ville avec ses places, ses rues et son couvent. Ce dernier, construit dès 1610, était tenu par des moines italiens qui se chargèrent de l'aumônerie. Il englobait également le château des comtes de Rudel, érigé en 1140. Durant la Révolution française, la citadelle fut confiée à l'armée qui la transforma et la rendit accessible seulement aux soldats en service. Cette place forte ne subit jamais d'attaques sérieuses et sut protéger le port de Bordeaux, l'un des plus importants sur l'océan Atlantique.

La petite route qui traverse les vignes prend fin au pied de la colline. Un sentier, dans un parc sous les remparts, permet de longer la citadelle et d'arriver directement au cœur de la vieille ville de Blaye. L'Office du Tourisme se trouve juste aux pieds des murailles. Pour me rendre à l'hôtel Au bon Accueil, je n'ai

qu'à suivre la rue Cours Bacalan, en face de moi. Même s'il est tôt en après-midi, l'hôtelier est à son poste dès que j'arrive. Je profite du fait que je sois seul pour m'installer dans cette chambre à deux lits en toute quiétude.

Outre la citadelle, cette ville construite autour de la forteresse n'a rien de particulier à offrir. Je marche un peu dans le quartier pour m'apercevoir que les commerces et les bars sont tous situés dans la grande rue qui longe les murailles. Florent arrive vers 18 h. Nous irons souper sur la terrasse du seul véritable restaurant de la place où nous assistons à un magnifique coucher de soleil qui rougeoit le sommet des hautes tours avant de s'éteindre.

Au matin, nous nous levons tôt, car nous devons être à l'embarcadère à 7 h. Le bac qui traverse l'estuaire de la Gironde démarre à cette heure. Le prochain quittera le port à 10 h 30, une heure beaucoup trop tardive, pour nous qui devons franchir une étape de 28 kilomètres au cours de la journée. Nous prenons le petit-déjeuner dans notre chambre et quittons l'hôtel, dès 6 h 15. Sur l'embarcadère, nous retrouvons Thomas et Michel qui ont dormi en dehors de la ville et qui ont dû marcher à la noirceur pour arriver ici. Les étoiles brillent encore dans le ciel et une autre belle journée s'annonce.

La traversée de l'estuaire prend environ 20 minutes. Autrefois, ce passage était considéré comme très dangereux pour les pèlerins, puisque des passeurs sans scrupule exigeaient des sommes démesurées aux pauvres pèlerins. Et cela, sans compter les nombreux naufrages. Aujourd'hui, le bac transporte des voitures et des piétons en toute sécurité. À l'arrivée au port de Lamarque, le soleil perce enfin l'horizon. Nous assistons à un superbe lever de soleil sur l'estuaire.

Selon l'ancien tracé, le pèlerin empruntait la route pour se diriger vers la ville de Lamarque, puis passait de village en village pour rejoindre Arzac. Ce matin, des balises toutes récentes nous invitent plutôt à partir le long de la rive gauche de l'estuaire et de s'avancer dans une région marécageuse où de grands arbres baignent leurs racines dans l'eau à longueur d'année. Ce chemin tortueux qui se faufile entre les arbres, sur un sol très humide et glissant, nous oblige à chevaucher de grosses racines et exige beaucoup d'attention.

Soucieux de ne pas faire de chutes, je n'ai pas vu des moustiques s'agglutiner sur mes jambes et mes bras. À ma grande surprise, mes jambes sont devenues toutes noires, couvertes complètement d'insectes piqueurs. D'un geste rapide de la main, je les mets rapidement en fuite. Mais il est trop tard. Le mal est fait. Ce matin, avant de partir de l'hôtel, j'avais mis une crème solaire parfumée sur toutes les parties de mon corps exposé au soleil. C'est sans doute le parfum de cette crème qui les a attirés. Au cours des prochaines heures, mes jambes vont se couvrir de centaines de petites boursouflures qui vont me causer d'incroyables démangeaisons. Pour l'instant, je ne m'en occupe pas et je

continue à marcher dans ce marais jusqu'à Soussans, huit kilomètres plus loin, prenant bien soin de chasser le moindre moustique dès que j'en aperçois un sur mes jambes ou mes bras.

À partir de ce village, le chemin traverse les prestigieux vignobles du Médoc. Nous marchons sur la route des vins et des châteaux, jalonnée d'incitations à la dégustation. La beauté et la richesse des établissements montrent assez clairement qu'en cette région l'argent coule à flot. Ici se trouvent de grandes propriétés les plus chères au monde.

Notre chemin zigzague entre les vignes au moment où les autobus qui arrivent de la ville déversent la foule de cueilleurs venus ramasser les précieux raisins à la main. Chacun, muni de deux petits bacs, suit les directives de ceux qui font la gérance de la cueillette. Ici et là, de petits camions équipés pour ramasser le raisin font la navette entre les vignobles et les bâtiments qui servent à l'entreposage du raisin. Au plus loin où nous pouvons porter notre regard, partout, des vignes bien alignées. Ici, chaque espace de cette terre bénie sert à la culture du vin.

Par-ci par-là, de petits massifs de roses veillent sur la qualité du produit. Chaque rosier permet de vérifier le bon état phytosanitaire de la vigne. Les roses sont les premières à manifester des signes de maladie et alertent les vigneron. Une tradition veut qu'à la fin des vendanges ces roses soient offertes à la maîtresse de maison.

Nous traversons ensuite la très belle ville de Margaux. L'imposant château fut construit sur l'emplacement d'une forteresse médiévale. Ses terres produisent l'un des plus grands crus, reconnus mondialement. Les bâtiments qui l'entourent, comme les autres édifices de la ville, étalent une richesse que l'on ne retrouve pas ailleurs. Je m'arrête sur la terrasse d'un bar pour un café. Je m'informe pour un sandwich. Le sourire de la jeune fille m'offre la réponse que j'attendais : ici, on ne mange pas des sandwiches. Je la remercie, non pour sa réponse, mais pour son sourire. Nous payons le café et nous chercherons ailleurs pour le dîner. À la sortie du village, une pâtissière a préparé de magnifiques petits gâteaux qui feront l'affaire.

Nous entrons dans le village d'Arzac à l'heure du dîner, un véritable îlot de maisons au milieu des vignes. À côté de l'église, dans un parc soigneusement entretenu, de belles tables, accompagnées de bancs, faits d'une pierre qui ressemble à du marbre, permettent de nous asseoir pour déguster nos pâtisseries. Nous profitons de ces commodités qui n'ont rien de rustique pour faire une pause bien méritée.

À la sortie du village, le paysage change complètement. Fini les vignes, nous marchons en direction d'une déchetterie. Il est tout de même étonnant que l'on

puisse passer aussi rapidement des vignobles les plus riches de France à des cours de déchets où les vidanges nous empestent sur des sentiers à peine balisés. Ces vastes espaces sont quadrillés par des chemins en ligne droite utilisés par les camions qui apportent ici les rejets de la société de consommation. Heureusement, après le village de Pian-Médoc, une grande forêt permet de purifier l'air et nous entrons dans Blanquefort par une longue rue où de belles maisons, presque des domaines, jalonnent notre marche sous un soleil radieux. Au centre-ville, je cherche en vain un Office du Tourisme pour finalement me faire dire qu'il n'en existe aucun. De guerre lasse, je m'arrête à un bar pour prendre une bière froide.

À peine assis, je vois arriver Michel qui cherche lui aussi une façon de se retrouver dans cette ville drôlement aménagée. Je l'invite à prendre son panaché et tous les deux nous partons ensemble à la recherche du Centre d'hébergement Le Maurian où nous espérons trouver une chambre. Chaque fois que nous nous informons auprès d'une personne, nous obtenons une réponse différente. Finalement, après bien des tâtonnements, la traversée d'un parc, d'un cimetière, nous arrivons à un carrefour et nous apercevons devant nous un grand édifice jaune : Le Maurian. Il suffit de traverser la rue et à l'accueil, la dame me donne la clé d'une chambre au deuxième étage de l'aile A. Michel se retrouve juste en dessous de la mienne. Et pendant que nous terminons l'inscription, voilà qu'arrivent Thomas, puis Florent.

Cet édifice sert d'accueil à des jeunes de toutes les nationalités. Devant l'entrée, de nombreux étudiants sont assis sur la pelouse. Un groupe de cinq filles espagnoles, à la recherche d'un moyen de transport pour entrer à Bordeaux, sollicitent mon aide pour leur servir d'interprète au kiosque d'information. Pour notre dernière soirée ensemble, nous partons tous les quatre vers le centre-ville pour aller souper. Par un hasard un peu incompréhensible, la majorité des restaurants ne servent pas de repas, le soir. Par chance, une *pizzeria* italienne accueille tous ceux qui se présentent. Nous soupçons donc sur place, mais autre fait inusité, au milieu de ces grands vignobles français, ce restaurant ne possède que du vin italien. Même si je vais souvent en France, je ne réussis toujours pas à tout comprendre de cette société. Ce soir, nous soulignons le départ de Thomas qui retourne chez lui, demain.

Au matin, nous prenons tous les quatre notre petit-déjeuner au centre Le Maurian. Puis, nous souhaitons un bon retour à Thomas. Nous trois, nous partons l'une derrière l'autre en direction de Bordeaux. Je craignais cette entrée dans la grande ville. Un long boulevard, muni de larges trottoirs et d'une piste cyclable nous amène dans la banlieue la plus près du cœur de la ville. Naturellement, la verdure se limite à quelques arbres qui jalonnent notre parcours. À partir de là, les indications de notre guide demeurent très précises et nous ne perdons jamais le fil. Nous arrivons au centre-ville vers midi. Avant de nous retrouver au milieu de la foule, nous nous arrêtons sur la terrasse d'un petit

restaurant pour un bon dîner, une pause qui nous réconcilie avec cette grande ville que j'ai déjà visitée à quelques reprises, dans le passé.

La ville de Bordeaux s'est beaucoup transformée depuis le Moyen Âge, mais il reste quelques grands monuments associés au pèlerinage. La basilique Saint-Seurin est l'une des plus anciennes églises de la ville. Construite au VI<sup>e</sup> siècle, remaniée à plusieurs reprises, elle abrite dans sa crypte de beaux sarcophages qui datent de l'époque paléochrétienne, un témoignage de l'existence de chrétiens au tout début de l'Église. Dans son portail sud, se trouve une statue de saint Jacques le Majeur et des douze apôtres. Selon la légende, Charlemagne aurait déposé ici le cor de Rolland après sa défaite à Roncevaux.

La cathédrale Saint-André est considérée comme le principal chef-d'œuvre de la ville. Au Moyen Âge, l'édifice s'appuyait sur les murs de la citadelle et faisait partie du système défensif de la ville. Côté nord, le portail royal est décoré du Jugement dernier, une tradition du style gothique. Cette porte majestueuse fut franchie par bien des rois, notamment François I<sup>er</sup>, Charles Quint, Louis XIV, et bien des pèlerins anonymes.

La basilique Saint-Michel, commencée au XIV<sup>e</sup>, ne fut achevée que 200 ans plus tard. Malgré la longueur des travaux, elle a conservé son unité de style flamboyant. La flèche du clocher, séparé de l'église, s'élève à 114 mètres dans les airs. Le plus haut sommet de tout de sud-ouest de la France. Cette église a gardé plusieurs marques du pèlerinage. Le portail nord est orné de coquilles qui invitent le pèlerin à entrer dans l'édifice. La confrérie des pèlerins de Bordeaux avait jadis leur chapelle particulière et certains ont été enterrés dans la crypte.

Autrefois, la ville de Bordeaux, puissante et riche, offrait plusieurs centres d'hébergement aux pèlerins de passage. L'hôpital Saint-Julien, qui se trouvait à la Porte d'Aquitaine, était tenu par les hospitaliers de Saint-Jean. Il fut détruit par le feu en 1592. L'abbaye Sainte-Croix, un grand monastère, accueillait également les pèlerins. Les bâtiments abritent aujourd'hui l'École des Beaux Arts. L'hôpital Saint-James, une halte très fréquentée par les pèlerins, était géré par des hospitaliers venus d'Angleterre. Fondé par un comte du Poitou, lui-même un pèlerin, cet établissement a toujours été reconnu pour sa grande hospitalité, pour les pauvres et les pèlerins. Aujourd'hui, seule sa chapelle subsiste encore sur la rue du Mirail.

Finalement, le prieuré de Cayac à Gradignan, au sud de la ville, où nous irons coucher, ce soir, était le lieu d'accueil préféré de bien des pèlerins. C'était sa vocation première. Aujourd'hui, à l'entrée du site, une statue de bronze rappelle son passé : un pèlerin amaigri, épuisé, son bourdon dans sa main droite et sa besace à son côté, se repose, assis sur un banc. On retrouve ici les traces émouvantes du Chemin. Les pavés de la route sont restés les mêmes et les pèlerins de maintenant y trouvent toujours un bon accueil. Plusieurs bâtiments

du passé ont été détruits, mais il reste une petite salle qui peut accueillir huit pèlerins, à la fois.

En quittant la terrasse du restaurant où nous avons dîné, nous passons devant l'École Normale, puis arrivons à la basilique Saint-Seurin. Cette immense église, de style roman, impressionne par sa masse. Nous traversons ensuite un jardin à la droite de la Place des Martyrs de la Résistance, pour emprunter la rue Judaïque et déboucher sur la grande Place Gambetta. Après avoir franchi la Porte Dijéaux, descendu la rue des Remparts et celle de l'Hôtel de Ville, nous nous retrouvons sur la Place de Rohan, en face de la cathédrale Saint-André, le centre de la ville. En ce dimanche midi, les terrasses autour de la grande place sont remplies de visiteurs et une foule de gens circulent dans tous les sens. Nous nous arrêtons pour quelques photos, préférant fuir rapidement cet univers grouillant, peu compatible avec l'esprit qui anime le pèlerin.

Malheureusement, pour sortir du centre-ville, j'ai perdu les informations qui m'auraient été très utiles. Parmi mes photocopies, je ne retrouve pas celles qui concernent la route à suivre pour Gradignan. Deux personnes à qui nous demandons de l'information nous donnent la même réponse : « Suivez la ligne de tramway, vous allez arriver directement dans cette banlieue. » Le petit hic, nous ne suivons pas la bonne ligne de tramway et nous arrivons au cœur de la cité universitaire. Une dame va nous tirer d'affaire en dessinant un croquis qu'elle donne à Florent pour nous permettre de rejoindre Gradignan, une demi-heure plus tard.

En entrant dans cette banlieue, plusieurs panneaux annoncent le prieuré. Cette fois, impossible de le manquer. Après cette longue marche de 22 kilomètres, sur des trottoirs uniquement, nous méritons de nous désaltérer. La terrasse d'un bar à cent mètres du prieuré nous offre la possibilité d'étancher notre soif.

Dans la cour du vieil édifice, la grande statue de bronze d'un pèlerin atteste que nous arrivons au bon endroit. En entrant dans le prieuré, un hospitalier nous tend la main. Il est de garde, aujourd'hui. Sans jamais avoir parcouru un chemin, il s'intéresse à notre marche. Puis il nous donne ses consignes et disparaît une heure plus tard. Deux autres visiteurs sont déjà installés à notre arrivée. De simples marcheurs, selon nous. Michel, Florent et moi, nous nous installons dans un coin, alors que les deux autres prennent possession de l'autre section. Au souper, un restaurant ouvre ses portes à 19 h, à proximité du gîte. Nous n'irons pas plus loin, ce soir, pour reposer nos jambes.

Au matin, nous déjeunons tous les cinq autour de la même table et nous laissons tomber la clé dans la boîte à lettres, à côté de la porte. Nous ajustons immédiatement nos ponchos, car une petite bruine descend sur la ville. Nous partons sur un sentier de pierres plates sur lesquelles les pèlerins du Moyen Âge

avaient déposé leurs savates. Ce matin, nous marchons véritablement sur les pas des anciens.

Nous n'avons pas franchi un kilomètre qu'un violent orage s'abat sur nous. À une croisée de route, près de Léognan, une petite épicerie a déjà ouvert ses portes. Nous nous engouffrons à l'abri entre les fruits et les légumes et nous demandons à la dame si elle peut nous faire un sandwich. Pour les prochains 27 kilomètres, notre guide ne prévoit aucune habitation, aucun secours. L'épicière demeure très sensible à notre situation. Elle nous demande seulement d'être patients. Après avoir servi ses autres clients, elle nous prépare un sandwich capable de nourrir un cheval. J'aurai du mal à tout manger, tellement il est gros.

À la sortie, l'intensité de la pluie diminue et une heure plus tard, nous pouvons enlever le poncho. Le ciel demeure couvert, mais nous ne serons plus inquiétés.

Ce matin, nous entrons dans le désert. Durant les six prochaines journées, nous allons marcher dans la grande solitude. Avec l'Aubrac et la Meseta espagnole, les chemins de Compostelle comptent quelques déserts importants. Que ce soit un espace vide comme celui d'aujourd'hui ou une grande forêt de pins que nous allons parcourir durant les jours prochains, les Landes offrent des paysages désertiques parmi les plus remarquables. Ces lieux propices à la rêverie à la réflexion sont un précieux atout pour former l'âme d'un pèlerin. Ici, la marche dépasse la simple randonnée. Le pèlerin devient son propre navigateur, le maître de sa destinée. Qu'on le veuille ou pas, dans ces espaces de grandes solitudes, des questions essentielles viennent nous heurter. Impossible de les évincer. Ce sont les étapes que je préfère.

Parfois, quand je reviens d'un chemin, certains me demandent à quoi ça sert de marcher ainsi. Je leur réponds que cela ne sert à rien. Ici, nous ne sommes pas dans le domaine de l'*AVOIR*, mais dans le domaine de l'*ÊTRE*. Dans nos sociétés où le *PARAÎTRE* occupe une place trop importante, ces chemins nous donnent une leçon de simplicité et d'humilité à nul autre pareil. Beaucoup de gens croient encore que le bonheur réside dans la possession de biens matériels, dans le pouvoir et dans un vaste réseau d'amis. Le bonheur, il est en soi. C'est d'abord là qu'il faut le chercher.

Ces longues marches dans la solitude la plus complète nous dépouillent de tout ce qui n'est pas essentiel. C'est avant tout un exercice de purification. Le pèlerin se voit confronté à lui-même, à personne d'autres. Dans un tel cas, ce n'est plus possible de tricher, de se prendre pour ce que nous ne sommes pas. Sur ce chemin, nous sommes seuls avec nous-mêmes.

Et ce qui est important, c'est la durée. Chez soi, il est possible de se sentir seul, mais la situation est très différente. Nous sommes dans un environnement familier qui constitue une coquille qui nous protège. On ne voit pas au-delà, et

souvent, on ne voit pas en dedans. Dans le désert, les repères ont disparu. Nous sommes nus, sans point d'ancrage. C'est toute une différence.

Repartir seul, matin après matin, se sentir confronter à la même réalité, aux mêmes réflexions, aux mêmes idées qui nous assaillent, prend une toute autre dimension. Cela ressemble aux gestes de l'ouvrier qui enfonce un clou. Seule la répétition permet d'achever le travail, de mener l'action à son terme.

Je refais des chemins, année après année, pour revivre cette expérience, pour la prolonger et l'approfondir. Marcher vers l'essentiel, cela apporte la joie, la sérénité, la capacité d'écouter les autres. Cette situation du pauvre pèlerin, perdu au milieu de nulle part, sans attache, libre comme l'air, nous donne l'heure juste face à nous-mêmes et nous rend surtout très humble. L'humilité n'est rien d'autre que la conscience très nette de ce que nous sommes réellement, de notre condition humaine, d'être celui qui passe sur la terre. Chacun de nous est un pèlerin de l'univers. Nous ne faisons que passer dans cette immensité de l'espace, au milieu de millions d'êtres humains comme nous.

Le sentiment de compassion envers nos frères humains fait également partie de cette démarche. Le pèlerin qui découvre sa petitesse en ce monde n'a d'autres choix que de tendre la main à ses semblables. C'est exactement le sentiment contraire de celui qui veut dominer les autres, qui se croit supérieur, qui essaie d'établir un rapport de force avec ceux qui l'entourent.

Toute l'histoire de l'humanité peut se résumer dans ce désir qu'ont les humains de dominer les autres. Les Romains avaient ce proverbe très dur dont on peut vérifier la véracité encore aujourd'hui : « *Homo lupus homini.* » (L'homme est un loup pour l'homme). Toutes les guerres ont pour origine le désir de dominer les autres, d'imposer sa volonté à autrui. Et malheureusement, existe-t-il une seule guerre qui n'est pas teintée de religion, à son origine? La pire des dominations, c'est celle de l'esprit, celle qui vise à dominer l'âme. Au nom de la foi, du bien de l'humanité et même de l'amour du prochain, on bombarde, on tue, on viole, on massacre. Quelle horreur!

Le pèlerin est essentiellement un pacifiste, un homme qui marche à la recherche de la paix, de la sérénité. Il apprend à s'aimer lui-même, à aimer les autres, à se respecter lui-même et à respecter les autres. Une autre leçon de l'histoire qui semble contradictoire : tous les hommes qui ont prêché la fraternité, l'égalité entre ses semblables, hommes et femmes, ont presque tous été tués, assassinés, brûlés, etc. Pensez à Socrate en Grèce, à Sénèque à Rome, à Gandhi en Inde, à Jean Hus en République tchèque, à Thomas Moore en Angleterre, à Martin Luther King aux États-Unis...et à tant d'autres. Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » n'est-il pas mort sur une croix? L'histoire se répète.

Que ce soit le pouvoir militaire, le pouvoir religieux, le pouvoir intellectuel ou le pouvoir financier, tous arrivent à la même conclusion : le pouvoir corrompt, le pouvoir tue, le pouvoir sème la mort. Analysez les conflits armés des dernières années et qui se poursuivent encore... Les conclusions jaillissent d'elles-mêmes.

Au contraire, la fraternité est humble, respectueuse. Si les chemins de solitude nous apprennent seulement ces simples vérités qui nous ramènent à l'essentiel, ils méritent sans aucun doute qu'on leur donne une place plus grande dans nos vies.

L'épreuve du désert, peu importe la forme qu'elle doit prendre, est un acte irremplaçable pour comprendre l'humanité, pour connaître notre place réelle dans cet univers qui nous englobe. Celui qui touche au désert, qui s'en nourrit, en ressort un autre homme, un homme nouveau, capable de grandir et d'aider l'humanité en marche. Mais pour cela, il faut accepter de partir de chez soi, de quitter les siens, un moment, pour aller vers de nouvelles valeurs qui vont changer notre vie, qui vont nous permettre de devenir ce que nous sommes vraiment au fond de nous-mêmes.

Ce midi, sur ce chemin de solitude, je me suis arrêté avec Michel. Assis tous les deux sur une grosse pierre, l'un en face de l'autre, nous avons parlé longuement de ces sujets en dégustant notre sandwich. Michel était parti de Brest, inutile de le répéter, après avoir quitté sa femme et ses enfants, pour deux mois. Ces réflexions agitaient son esprit. Il me rappelait souvent que cette longue marche dans la solitude, et surtout dans la durée de la solitude, agissait fortement en lui. Les pèlerins ont l'habitude de dire qu'ils ne font pas un chemin, c'est le chemin qui les fait. Michel vivait cette réalité avec intensité.

Son travail à l'Institut océanographique l'avait habitué à la précision, à l'exigence. Il appliquait cette même démarche à son chemin. Chaque fois que nos pas se croisaient, nos échanges se poursuivaient, sa réflexion progressait. Je garde de nos rencontres un souvenir inoubliable. C'est un peu en mémoire de lui que j'aimerais pousser davantage ma propre réflexion.

En fin de journée, j'arrive à Le Barp après 27 kilomètres de ligne droite. J'ai quitté Michel après le dîner, et je n'ai revu personne sur ce chemin par la suite. Dans un minuscule bar où quatre hommes jouent aux cartes, une jeune fille m'apporte une bière sur la terrasse de quatre chaises, protégée par un parapluie de plage. « Le gîte est là, dit-elle, derrière la mairie », en me montrant un petit édifice qui ressemble aux autres maisons de la rue. Puis, en venant chercher l'addition, elle dépose une clé sur ma table que je devrai remettre dans la boîte à lettres de la mairie en quittant les lieux. Devant un bâtiment qui sert sans doute d'entrepôt aux employés municipaux, une porte est marquée d'une coquille. Juste au-dessus, un carton indique : « Refuge ». Aucun doute, c'est bien là.

Je glisse la clé dans la serrure, ouvre la porte. Quel spectacle. Un gîte de poche tout sale, avec deux lits superposés, collés l'un sur l'autre, avec une toilette minuscule où le ménage n'a pas été fait depuis le siècle dernier. Heureusement, dans un coin, je trouve un vieux balai et des torchons très usagés. Avant de déposer mon sac dans cet abri, je joue du balai pour nettoyer le plancher et en chasser la plupart de feuilles mortes qui s'y logent, puis j'actionne les torchons dans la salle de bain pour retrouver le courage de m'approcher de ce lieu d'aisance, en cas de besoin. Pour la douche, je garde le plaisir pour plus tard. Avant l'arrivée des autres pèlerins, je m'empresse de m'installer rapidement. Cette pièce qui peut accueillir « confortablement » un seul pèlerin, va en recevoir quatre.

Après la douche et la lessive, j'étends mes nippes sur une clôture, à proximité, Michel arrive. Je lui raconte ma séance de nettoyage et je m'assois à l'extérieur pour lui laisser tout l'espace pour qu'il puisse manœuvrer avec facilité dans cet espace réduit. À peine assis, Jean-Paul se présente. Un pèlerin que j'avais rencontré à Saintes et que je n'avais pas revu, depuis cette étape. Lui-même constate l'exiguïté des lieux et décide d'attendre à l'extérieur que Michel ait terminé. Finalement, au moment où Florent arrive devant le gîte, nous avons tous les trois complété notre installation et nous nous préparons à passer par l'épicerie pour le petit-déjeuner et le sandwich du lendemain.

Au bar du coin, le tenancier nous indique une petite *pizzeria*, de l'autre côté de la rue, où nous pourrions manger, ce soir. En prenant notre boisson préférée, la bière pour moi, le panaché pour Michel et Jean-Paul et l'*orangina* pour Florent, nous discutons de notre situation en riant et planifions les difficultés à venir pour le coucher et le lever.

Dès que nous nous présentons à la *pizzeria*, à 19 h, la jeune fille nous déclare que c'est lundi soir, et le lundi soir, on ferme à 19 h. Donc, pas de pizza, ce soir. Reste le restaurant de l'hôtel Le Résinier. Malgré que le prix soit très élevé, nous n'avons plus le choix. La petite épicerie a fermé ses portes à 18 h et il ne reste rien d'autre. Au restaurant, le jeune homme nous annonce que tout est complet pour ce soir. Pendant que nous parlons entre nous dans le portique, un monsieur âgé, portant barbiche, se présente : « Vous êtes pèlerins, venez avec moi. » Il nous amène sur une petite terrasse, à l'écart. « Je vais vous servir le menu de ce midi, j'ai beaucoup de restes. Pour les pèlerins, ce sera un prix plus abordable. » Pour 15 euros chacun, nous avons droit à un excellent repas qui ne ressemble pas du tout à des restes, et une excellente bouteille de vin qui accompagne bien ce magnifique repas. Ce soir, saint Jacques avait mis sa barbiche.

Au matin, nous procédons comme au coucher. Nous nous levons les uns après les autres et nous remplissons nos sacs à l'extérieur sous la véranda où nous prenons notre petit-déjeuner sur quatre chaises de pique-nique, à proximité. En passant devant la petite épicerie, la dame a déjà ouvert sa porte. Elle s'excuse,

ses petits gâteaux sont encore dans le four. J'en vois cinq dans son étal. « Ce sont ceux d'hier, je vous les laisse pour deux euros. » Je n'ai jamais dîné à si peu de frais, et je devine qu'ils sont encore très bons.

Ce matin, nous quittons Le Barp pour une autre étape de 27 kilomètres. À mi-chemin de ce parcours, le village de Beliet pourrait nous servir de ravitaillement. Avec les petits gâteaux de la pâtissière, je ne compte pas m'arrêter en chemin. Le temps est beau et frais et le barman, hier soir, nous a dit que la météo prévoyait une très belle température pour les prochains jours.

Le chemin emprunte de petites routes très droites qui divisent cette grande forêt qui ressemble, du haut des airs, à un immense damier. Les indications routières concernent surtout les pompiers qui voient à la protection de ces vastes étendues de boisés. Ici et là, de larges clairières et des amoncellements de billots, prêts à être transportés, alternent avec des massifs compacts de grands pins. Au cours des dernières années, des vents violents ont abattu une quantité incroyable de ces arbres dont les racines, dans cette surface sablonneuse, ont peu d'adhérence.

Au cours de mon avant-midi, je croise deux camions chargés de billots de bois et un nombre aussi élevé de voitures. Ces routes désertiques sont à l'image du reste du paysage. Peu avant le dîner, mon chemin effleure à peine le village de Beliet. Puisque je n'ai pas l'intention de m'arrêter, je poursuis ma route.

Depuis ce matin, je n'ai pas revu les autres pèlerins. Mon genou va de mieux en mieux, je ne ressens pas le besoin de m'arrêter. Avant de quitter le gîte, j'ai enduit mes jambes d'une crème dermatologique. Je l'avais apportée pour le soin de mes pieds et parce qu'aucune ampoule ne s'est formée depuis mon départ du Mont-Saint-Michel, j'utilise cette crème pour réduire mes démangeaisons, dues aux piqures d'insectes. Ce tube de Glycero Dermine va me permettre de guérir ces boursouflures qui se sont ensanglantées sous l'effet du frottement. Comme mes jambes galeuses ressemblent à celles d'un lépreux, je remets chaque matin mes pantalons longs pour cacher ce champ de bataille que je n'ose pas montrer. Florent me dit que je devrais mettre de l'alcool à friction pour guérir mes plaies, mais je n'ai pas ce produit sur moi. Je compte sur le temps pour régler la situation.

Cette fois encore, à la sortie de Beliet, au-dessus d'une petite rivière, L'Eyre, je m'assois sur le parapet d'un petit pont médiéval pour manger mes petits gâteaux. Vous allez sourire sans doute, mais ces garde-fous en pierre de plusieurs centimètres de largeur offrent des sièges très confortables. Ces ponts qui datent généralement du Moyen Âge ont été construits selon des techniques apprises des Romains. Ils n'ont rien à voir avec les garde-fous d'aujourd'hui dont l'arrête tranchante n'est d'aucune utilité pour le pèlerin qui veut s'y reposer.

À mi-chemin entre Beliet et Le Muret, je traverse l'agglomération de Mons. Autrefois, le prieuré de Mons était très fréquenté par les pèlerins qui s'y arrêtaient pour dormir ou se reposer. Certains venaient se recueillir sur les tombes des compagnons de Charlemagne, morts à Roncevaux. Selon la légende, leurs dépouilles reposent sous le tumulus que l'on peut voir encore aujourd'hui dans le cimetière à côté de la petite chapelle. À l'intérieur de l'église, les sarcophages de cinq chevaliers morts au combat dorment dans la pénombre.

Cet après-midi, je suis le premier à arriver au village de Le Muret. Je n'ai aucun mérite. La sieste de Michel et de Jean-Paul après le dîner ne m'intéresse pas et je m'attarde rarement sur place après avoir mangé mes petits gâteaux. J'ai donc tout mon temps pour marcher, même si mes jambes courtes ne m'aident guère à avancer rapidement. Sans faire d'effort, je peux marcher des heures et des heures sans m'arrêter.

Chez moi, je n'ai pas de voiture depuis cinq ans. Quand je dois sortir de Trois-Rivières, j'emprunte celle de ma femme, si le véhicule est disponible. Pour les commissions ordinaires, je me déplace à pied, le sac à dos bien accroché à mes épaules. La marche me tient en santé. Pour moi, à qui le docteur Bélanger avait dit que je ne marcherais jamais, à la suite de mon accident à 19 ans, la marche est devenue ma planche de salut. Comme chacun le sait, après un terrible accident qui m'a tenu au lit pendant six mois à l'hôpital Saint-François d'Assise de Québec, je suis sorti en chaise roulante avec la confirmation par mon médecin que je ne marcherais jamais plus. Pour comprendre l'origine de mes chemins et les motivations qui me poussent à repartir sans cesse, il faut remonter à cet événement qui a marqué le reste de ma vie pour toujours.

Sur ce chemin, chaque fois que nous entrons dans un village, un panneau routier, richement décoré, indique que nous marchons toujours sur le chemin de Tours. Même si la région paraît désertique, les pèlerins ne sont pas oubliés. C'est donc ici une tradition d'accueillir des pèlerins. Quand je me présente à l'hôtel-restaurant Le Grand Gousier, la dame n'est donc pas surprise de me voir arriver. Cet hôtel de 26 chambres, le seul du village, placé à un carrefour de routes, le long de la N-10, reçoit surtout des visiteurs de passage, car l'agglomération est minuscule. Pour le pèlerin, c'est une halte obligée entre une étape de 27 kilomètres et une autre, demain, de 30 kilomètres.

En m'approchant de Le Muret, l'hôtel Le Grand Gousier où j'allais dormir, ce soir, me rappelait mes années d'études en lettres à l'Université de Montréal. Un professeur juif, d'une grande finesse d'esprit, nous avait fait découvrir les personnages de Rabelais. Le Grand Gousier et sa femme Gargamelle avaient donné naissance à Gargantua qui engendra par la suite Pantagruel. Ce fils très particulier naquit de l'oreille de son père, et dès les premiers instants, se mit à crier : « À boire, à boire! » Avec son ami Panurge, il ne cessa de participer à des actions extraordinaires. Les livres de Rabelais connurent un succès inégalé qui

dépassa les ventes de la bible, à son époque. Le pantagruélisme témoignait à la fin du Moyen Âge de la vitalité exceptionnelle de ces gens qui voulaient briser les frontières de la peur et de la morosité, imposées par l'Église et les gouvernements. Comme son contemporain Cerventés qui a écrit Don Quichotte, ces deux auteurs laissaient libre cours à leur imagination pour ouvrir l'esprit à d'autres réalités au moment où les guerres de religion tentaient d'enfermer les peuples européens dans des dogmes étroits et restrictifs. Rabelais et Cerventés, de même que Boccace en Italie, apportaient un souffle nouveau à la littérature.

À la réception, la dame ne procède à aucune inscription, se contentant de venir me montrer ma chambre. Nous pouvons prendre le souper sur place à 19 h et le petit-déjeuner à partir de 7 h. Nous payerons l'addition à son fils, demain matin, qui se chargera de nous servir le café et les pains grillés. Après la lessive, je sors sur la terrasse pour attendre Florent. Un couple s'est attablé quelques minutes, puis, leur petit café terminé, ils sont remontés dans leur voiture. Je suis le seul assis sur cette grande terrasse. En cette fin d'après-midi splendide, le calme règne dans ce village qui mérite à peine ce nom. À 400 mètres, au bout de la rue, les voitures circulent sans arrêt sur la N-10, mais j'entends à peine le sifflement des camions lourds. Les balises m'ont amené directement devant cet hôtel, sans aucune forme de recherche et demain je n'aurai qu'à poursuivre tout droit sur la même route.

Michel et Jean-Paul sont partis vers un autre hôtel, en dehors du chemin. Il fallait faire trois autres kilomètres pour s'y rendre. Le prix était sans doute moins élevé, mais la paresse aidant, Florent et moi, nous avons choisi ce qui nous apparaissait le plus facile. Ces chemins exigent beaucoup de nos pieds, de nos jambes. Les 27 kilomètres d'aujourd'hui se sont déroulés presque uniquement sur des routes goudronnées. Un sol très dur que martèlent constamment toutes les parties de notre corps. Nous préférons restés prudents et ménager notre physique, mais si cela nous coûte un peu plus cher.

Après la longue marche, j'aime beaucoup ces fins de journée, ces moments privilégiés, propices à la réflexion. Avec Roger, devant une bière, nous parlons très peu. Durant ces minutes de lassitude, notre corps au repos permet à notre esprit de divaguer, de se laisser emporter par des idées qui ont trotté dans notre imaginaire toute la journée. Parfois, naissent alors de belles réflexions que je vais emmagasiner pour plus tard, lorsque je me retrouverai seul devant mon ordinateur pour écrire.

Comme à l'accoutumée, Florent arrive vers 18 h exténué. Il se montre très satisfait de la chambre et surtout il apprécie de rester sur place pour souper.

À 19 h, nous descendons au restaurant où la dame nous amène sur la terrasse. En cette belle soirée, les rayons du soleil éclatent de lumière sur les vitres des fenêtres, au-dessus de nous. La chaleur du jour n'a pas encore quitté cette cour

intérieure où quelques grands arbustes sèment un peu d'ombre ici et là. Nous ne sommes que quatre dans ce vaste espace où une douzaine de tables sont rangées avec soin. En plus de Florent et moi, sont venus s'ajouter deux Hollandais, un couple de passage dans la région. Compte tenu du petit nombre de convives, la cuisinière a préparé un seul menu qui nous convient très bien. À l'heure du dessert, alors que cette tiédeur nous invite à nous attarder à la table, la propriétaire vient parler avec nous pendant quelques temps.

Autrefois, il y avait dans ce village un gîte pour pèlerins. Mais comme ces derniers étaient très peu nombreux, une telle situation ne permettait pas à l'hospitalier de vivre convenablement. Aujourd'hui, il ne reste que l'hôtel. Le problème est le suivant : les pèlerins de passage voudraient obtenir des prix réduits pour manger et dormir ici. Par contre, les fonctionnaires fixent le coût de chaque chambre et les propriétaires ne peuvent le modifier sous peine de sanction. La dame se dit constamment tiraillée entre son désir d'aider les pèlerins et les exigences du métier. Un dilemme qui explique le fait que certains hôteliers ne veulent plus héberger de pèlerins. Elle ajoute en riant, avant de nous quitter : « Des clients comme vous, j'en prendrais tous les jours. »

De fait, nous sommes très satisfaits des services offerts. Le prix est légèrement plus élevé, mais nous comprenons très bien la situation depuis le début. Je savais en venant sur ce chemin que les frais seraient plus importants que dans les régions pauvres de l'Espagne. Sans exagérer, le pèlerin doit payer son juste dû. Nous ne sommes plus à l'époque des pèlerins mendiants. Et la frontière est de plus en plus mince entre le vrai pèlerin qui parcourt ces chemins pour réfléchir, pour repenser sa vie, et le marcheur qui cherche une aubaine pour faire du tourisme à moindres frais. Qui peut séparer le blé de l'ivraie, se demandait le Nazaréen?

Comme prévu, le matin, le jeune homme est prêt à nous servir le petit-déjeuner, dès que nous descendons. L'addition ne dépasse pas d'un sous la somme indiquée à l'arrière de la porte de notre chambre. Nous quittons des hôteliers très sympathiques. Et sans eux, que serait devenu notre chemin?

Avant de partir, notre guide nous invite à rester vigilants. Le parcours d'aujourd'hui a changé au cours des dernières années et demeure encore mal balisé. Les bouts de chemin sont droits, mais l'ensemble est plutôt en zigzag pour permettre de passer par les villages. Avant de partir du Québec, des pèlerins français m'avaient envoyé des informations concernant ce chemin, qui ne m'éclairaient pas davantage, ne connaissant pas suffisamment la région.

Entre Le Muret et Pissos, la situation m'apparaissait simple. Il suffisait de suivre la N-134. De fait, le départ ne pose aucun problème, mais je constate rapidement que, sur cette route sans accotement, la circulation demeure très intense. À la moindre occasion, il faut quitter le bas-côté et s'enfoncer dans

l'herbe haute. Il semblerait que, ce matin, les camions lourds se sont donné le mot pour emprunter cette route étroite. Je trouve très pénibles les quatre kilomètres entre Le Muret et Castelnau. Je m'arrête dans l'entrée d'une cour où je peux m'asseoir sur une grosse pierre qui bloque le passage des véhicules pour consulter mon guide et mes notes. Les pèlerins français, dans leur message, me conseillaient de quitter la route à grande circulation pour prendre un chemin de terre à la sortie du village. Une balise d'ailleurs m'invite à le faire. Je m'engage alors sur ce chemin agricole où je ne rencontrerai personne, pas même un tracteur. Par contre, toutes les indications routières ont disparu et je ne verrai aucune autre balise sur ce chemin. Je marche vers l'inconnu.

Devant la ferme Menroux, après huit kilomètres, une croisée de chemins n'offre aucune indication. Une dame est en train de nourrir des poules. Je m'avance. Avant que j'aie le temps de lui poser une seule question, elle m'indique la route à suivre : « Pissos, c'est par là. » Un geste qu'elle doit répéter de temps en temps. De fait, après deux kilomètres, les premières habitations du village apparaissent.

Je m'arrête à la petite pâtisserie pour m'acheter des gâteaux. À la sortie, un homme, venu s'acheter un pain, m'explique : « Vous vous rendez au carrefour et vous tournez à droite. Le chemin des pèlerins continue tout droit. » Au carrefour, deux chemins partent, en forme d'Y. Lequel est le bon? Aucune balise en vue. J'en choisis un, et je démarre. Je n'ai pas fait 100 mètres que le monsieur arrête sa voiture à ma hauteur : « Non, ce n'est pas celui-là, c'est l'autre. » Cette fois, il est plus explicite. Il sort un papier et me fait un croquis. Je dois marcher sur le chemin, parallèle à la ligne électrique. À 800 mètres, je vais prendre l'entrée de la cour d'école qui vient tout juste d'être construite, contourner le bâtiment par l'arrière et après le tas de sable, mon chemin se trouve devant moi. Ces indications précises montrent que mon bienfaiteur connaît bien le chemin. Je suis donc ses instructions à la lettre et comme prévu, dès que je dépasse l'immense tas de sable, une piste forestière s'ouvre devant moi. Cette fois, une balise marque l'entrée d'une large ouverture entre les arbres. Qui aurait pu deviner ce chemin sans son aide?

Cette piste utilisée par des tracteurs sur un sol sablonneux se dirige en droite ligne vers Labouheyre. Dès que j'entre dans la forêt dense, que j'ai la certitude d'être sur le bon chemin, je m'assois sur la première bûche rencontrée pour manger mes petits gâteaux. Je peux continuer ma route les yeux fermés. D'autres chemins plus importants viennent couper mon sentier forestier, mais je persiste. Je garde le cap comme me l'a conseillé ce précieux samaritain en qui j'ai mis toute ma confiance. Pendant seize kilomètres, j'avance en toute sérénité. Je dois préserver mes énergies pour parcourir cette longue distance, sur cette route en sable, où, à chaque pas, j'ai l'impression de faire du surplace, puisque ma botte dérape et s'enfonce à la moindre pression. La petite agglomération d'Escoursolles que je traverse en ligne droite vient à peine déranger ma rêverie.

Après avoir déjà parcouru quatorze kilomètres, cet avant-midi, alors que mon corps ressent déjà la fatigue du jour et que la recherche du bon chemin m'a fait perdre des instants précieux, partir pour franchir seize kilomètres, sur un chemin isolé, au milieu d'une vaste forêt, comporte certains risques. Je sais que seule la force mentale peut m'amener à terme. Dans ces moments de graves décisions, mon expérience de pèlerin à long cours me fournit une aide très précieuse.

J'essaie de me concentrer sur des idées autres que celles du chemin. J'oublie les pas que je fais pour centrer mon esprit sur des sujets très différents. À titre d'exemple, je cherche à retrouver dans mes mémoires le souvenir d'élèves qui ont marqué ma carrière d'enseignant. Ou encore, je fouille dans ma mémoire pour retracer des livres qui m'ont jadis passionné. Il est très important d'occuper son esprit, d'oublier le chemin, d'avancer sans trop s'en rendre compte. Une démarche qui m'a toujours rendu service au moment de grandes fatigues ou encore quand je trouvais que la route devenait interminable. Dans de tels cas, c'est l'esprit qui doit gérer le corps, et non l'inverse. Il est essentiel de ne jamais céder à la panique, sinon c'est le désastre. Tant que l'esprit maîtrise la situation, le pèlerin peut traverser les pires difficultés sans problème. Cette leçon, je l'ai apprise dans la souffrance et la douleur, mais aujourd'hui je la considère comme très précieuse.

Il est près de 17 h quand j'entre dans le village de Labouheyre. Dès que je franchis le seuil de l'Albergarde, une femme seule regarde la télévision et semble m'attendre. Cet établissement pourrait difficilement porter le nom d'hôtel. Avec ses huit chambres rustiques, ses planchers qui gondolent et l'unique salle de bain au bout du corridor, il serait préférable de parler d'une vaste maison d'hébergement pour travailleurs saisonniers. Ce soir, nous serons seuls, au second étage. La propriétaire offre le souper, mais pas le petit-déjeuner. Nous devons donc passer par l'épicerie, juste à côté. Michel et Jean-Paul ont réservé dans une famille en dehors du village, mais viennent prendre l'apéritif avec moi au moment où Florent arrive. Il ne fait aucun doute que la journée a été très éprouvante, car mon compagnon de route ingurgite les *oranginas* les unes après les autres, sans réussir à étancher réellement sa soif.

En attendant le souper, pendant que Florent complète son installation, je fais le tour du village. La paroisse était jadis le siège de la baronnie de l'*Herba Faveria* dont on parle dans la Chanson de Rolland. Il existait dans ce village un monastère des Carmes qui accueillait des pèlerins. De cette époque, il reste la chapelle dédiée à saint Jacques. L'influence jacquaire est bien marquée dans son portique, orné d'une étonnante torsade de coquilles et de fleurs de lys.

Nous prenons notre souper sur la terrasse sur le bord de la Grande Place. Plusieurs clients occupent les autres tables. Ce restaurant peu annoncé et qui ne paie pas de mine semble être devenu le rendez-vous de plusieurs travailleurs de la ville, à voir tous ces hommes en habit de travail attablés autour de nous. Avant

de monter au second étage, nous payons notre chambre en même temps que l'addition, car demain matin, nous sortirons par la porte, sur le côté, alors que l'établissement sera encore fermé.

Ce matin, après avoir déjeuné dans notre chambre, je pars seul. Florent veut s'arrêter à la pharmacie qui ouvre ses portes dès 8 h. J'emprunte un tunnel qui passe sous la N-10 et la voie ferrée et je me retrouve rapidement dans la campagne, sur une petite route absolument tranquille en direction de Cantaure. Quatre kilomètres plus loin, après la traversée du village, le chemin quitte la route pour suivre une piste forestière pendant dix kilomètres jusqu'à Escource, un village à une croisée de chemins.

Au temps des premiers pèlerins, cette région était une plaine marécageuse et insalubre. L'empereur Napoléon III, au XIX<sup>e</sup> siècle, a décidé d'assainir ces terres très peu utilisées où paissaient ici et là quelques troupeaux de moutons. L'État a racheté de grandes surfaces de terrains, a creusé des rivières pour permettre à l'eau de s'écouler avant de commencer à planter des pins. La plantation des arbres a contribué au développement des villages et des routes carrossables ont été construites pour transporter le bois. Selon des directives émanant du gouvernement, cent dix communes des Landes et cinquante-deux de la Gironde doivent reboiser leurs landes. Les terrains communaux sont privatisés et il devient impossible de les utiliser pour faire paître les animaux. De tels changements entraînent une transformation complète de la vie ancestrale dans cette région. Les habitants d'autrefois vivaient en autarcie avec leur maison, le puits, le poulailler, le moulin, le four, la grange, la loge à cochons et le parc des moutons. Aujourd'hui, ces maisons isolées ont créé autour d'elles des clairières au milieu de la forêt de pins et sont reliées entre elles par de petites routes de terre. Ce sont ces chemins que les pèlerins utilisent maintenant pour traverser la région.

Escource est le seul village où je peux me procurer ce qu'il faut pour dîner. Une fille et sa mère gèrent une minuscule épicerie en face d'un parc, à côté de l'église. Elles ne font pas de sandwich, mais avec un petit pain et du jambon blanc, je vais pouvoir reprendre des forces. Je me procure une bouteille de jus que je vais boire dans le parc. Michel et Jean-Paul arrivent au moment où j'allais reprendre mon sac. Pendant que nous discutons du chemin à suivre, un Hollandais en vélo s'arrête et vient se joindre à nous. Il traverse la région en passant par la N-10, une route qui convient nettement mieux à son bicycle à pneus étroits.

En sortant du village, un panneau publicitaire devant le bureau de La Poste annonce que je peux faire recharger mon téléphone ici. Hier, j'ai reçu un message de la compagnie Orange que mon appareil allait rendre l'âme bientôt, si je n'ajoutais pas quelques euros à ma carte téléphonique. Comme il me reste à peine plus d'une semaine à vivre en France, la jeune femme me conseille de

payer un supplément de dix euros, seulement. Puis elle me remet les papiers pour que je procède moi-même à l'installation. Voyant que j'éprouve certaines difficultés, elle reprend le téléphone : « Ne vous dérangez pas, je vais le faire moi-même. » Pour la remercier, je lui présente quelques euros. Elle proteste énergiquement. « Non, non, c'est mon travail. Je suis payé pour cela. » Je la remercie de nouveau, et nous nous quittons avec le sourire.

À la sortie du village, des balises m'amènent devant une autre piste forestière que je dois suivre durant le reste de mon parcours, un autre douze kilomètres, selon mon guide, qui va me conduire jusqu'à Onesse. Sur le bord de la piste, des billots ont été jetés là, pêle-mêle. J'en choisis un qui a maintenu sa forme horizontale et je m'y assois pour dîner. Derrière moi, j'aperçois Michel et Jean-Paul qui approchent. Nous serons trois à partager ce pique-nique improvisé.

Comme à l'accoutumée, après avoir bien mangé, mes compagnons du moment cherchent un espace sec pour faire une sieste alors que je reprends mon gros sac, préférant poursuivre la digestion en marchant, plutôt qu'étendu dans l'herbe.

En ce bel après-midi d'automne, ces douze kilomètres de solitude au milieu des grands pins ont la douceur des belles marches en forêt. Elles me rappellent mes longues promenades dans le Parc de la Mauricie, pas très loin de chez moi. Je pense aussi à celles de mon enfance. Il m'arrivait parfois de partir seul ou avec mes jeunes voisins, vers la grande forêt qui s'étendait au bout de notre terre. Même si, en hiver, nous entendions hurler les loups à l'orée du bois ou que des ours bruns venaient attaquer les moutons de mon père, au printemps, je n'ai jamais craint de marcher dans cette forêt des Sept Lots qui couvrait plus de 50 kilomètres entre les mines d'amiante d'Asbestos et celles de Black Lake en direction du lac Mégantic.

Une fois, en été, à l'âge de huit ou dix ans, je m'étais perdu en forêt. Après avoir cherché en vain un chemin pour sortir de ces boisés très denses, je me préparais à dormir à la belle étoile, cherchant un abri, une cabane quelconque pour m'abriter en cas de pluie, j'ai aperçu des fanaux qui éclairaient la nuit. Tous les hommes de notre rang s'étaient mobilisés pour venir à ma recherche. Cette nuit-là, après de sérieuses remontrances de la part de mon père, j'étais revenu à la maison les larmes aux yeux. Durant les jours qui ont suivi cette aventure, les bruits étranges de la forêt et le souvenir du ciel étoilé restaient bien gravés dans ma mémoire.

En entrant dans Onesse, je cherche en vain l'auberge Caule où je dois aller dormir. Dans le village, personne ne bouge. Même les portes de la mairie sont fermées à clé. Je contourne l'église moderne qui étonne au milieu de ces maisons anciennes. Une indication routière m'invite à descendre la colline et là, à ma droite, la grande maison en colombage apparaît dans toute sa splendeur. À l'entrée, sur la terrasse, je m'assois d'abord pour une bière. Comme il est à peine

14 h 30, j'ai tout mon temps pour m'installer. Michel et Jean-Paul arrivent quelques minutes plus tard et nous en profitons pour bavarder. Cette journée chaude nous a arraché quelques sueurs et nous sommes contents de pouvoir récupérer en douceur après ces 26 kilomètres sous un soleil ardent.

Chacun sait que nos chemins se séparent ici. Demain, Michel et Jean-Paul vont continuer vers Dax et Saint-Jean-Pied-de-Port, alors que Florent et moi, nous prendrons la direction de la côte atlantique vers Bayonne et Hendaye. Les deux pèlerins français se proposent de continuer vers Roncevaux et le *Camino Francés*, alors que nous nous dirigeons plutôt vers le *Camino del Norte*. J'ai choisi de passer par le chemin du littoral, parce que, cette année, j'espère connaître une belle température pour les deux dernières étapes, entre Bayonne et la frontière espagnole, étapes que j'avais parcourues, en 2007, sous le vent et la pluie, et Florent, de son côté, désire poursuivre sur le Chemin du Nord.

Pour aujourd'hui, j'ai réservé une chambre dans cette grande maison, alors que Michel et Jean-Paul vont occuper un petit chalet juste à côté du jardin. Madame disposait de ces deux chambres, les deux autres étant occupées par des couples de passage. Pendant que nous étendons notre lessive, Marie se présente. Un matelas est encore disponible dans le petit chalet. Nous serons donc au complet dans cet établissement qui comprend une maison de quatre chambres et un chalet d'été avec un seul petit dortoir.

À son arrivée, Florent mentionne que la fatigue l'accable de plus en plus et qu'il songe à faire un arrêt au cours de prochains jours. Pour le moment, les villages que nous traversons sont trop petits pour lui donner l'envie de s'y arrêter. Bayonne l'intéresse davantage. J'espère que l'on pourra s'y rendre ensemble.

Au souper, les cinq pèlerins, nous sommes réunis sur la même table. Marie nous raconte les péripéties de son chemin. Cette jeune fille de 22 ans, originaire du nord de la France, est partie le 30 du mois d'août du Mont-Saint-Michel. Elle marche pour sa grand-mère malade, mais aussi pour faire le point dans sa vie. Elle a quitté la « fac » au printemps, parce que ce genre d'études ne lui plaisait pas du tout. Pour le moment, elle ne sait pas trop comment orienter sa vie. Comme elle se déplace avec un petit budget, elle ne peut s'arrêter dans les grands hôtels. Quand les gîtes ne sont pas disponibles ou sont trop éloignés, elle prend le train vers celui qui lui apparaît le plus près ou essaie de trouver une place dans une famille. Cette jeune fille donne l'impression d'être très déterminée. Et pour l'instant, elle a su passer à travers toutes les difficultés et elle a hâte d'arriver à Saint-Jean-Pied-le-Port où la situation sera plus facile pour elle. Demain, elle doit marcher avec Michel et Jean-Paul.

Après le souper, la propriétaire vient bavarder longuement avec nous. Elle reçoit des pèlerins depuis vingt ans. Elle a repris la maison de ses parents et l'a transformée pour accueillir des pèlerins ou des marcheurs. Cette dame connaît

bien les endroits où nous nous sommes arrêtés, les jours précédents, et nous donne des conseils pour les prochaines journées. Les pèlerins semblent faire partie de sa vie, elle qui vit avec un homme handicapé qui ne peut l'aider en aucune façon.

Au matin, elle se lève pour préparer le petit-déjeuner, disant qu'elle va faire une sieste durant l'avant-midi, entre deux lessives. Même si elle n'a jamais marché sur un chemin de Compostelle, cette dame est une vraie pèlerine. Quant à nous, Florent et moi, nous souhaitons un bon chemin à Marie, Michel et Jean-Paul. Ce soir, nous aurons pris deux chemins différents.

Notre guide affirmait que, pour la première partie du chemin, d'Onesse à Lespéron, « le balisage est bien présent », mais fermait les yeux sur la deuxième partie. De fait, tout l'avant-midi, ce fut un réel plaisir de marcher sur cette route goudronnée, la départementale 140, où peu de voitures circulaient. Le balisage aurait pu être complètement absent, cela n'aurait rien changé. Nous avons suivi la route durant douze kilomètres.

En chemin, nous constatons que nous nous approchons de la mer. Le paysage change. Les grands pins sont remplacés par les petits pins maritimes et les chênes. Entre les grands arbres, les genêts se font de plus en plus présents. Et ce matin, sans vraiment la voir, on sentait déjà une brume qui venait de l'océan Atlantique.

À l'épicerie de Lespéron, je revois une dernière fois Michel et Jean-Paul. Marie arrive derrière, affirment-ils. Mais je ne tiens pas à l'attendre, étant sur mon départ à leur arrivée. Nous nous donnons une dernière fois l'accolade, sachant que, cette fois, c'est la bonne. Nos routes bifurquent à Paysan, à la sortie du village. Avec une grosse pomme et trois petits gâteaux, je pourrai me rendre à Castets.

Sur le chemin qui s'oriente vers la droite, je dois, selon ce qui est écrit dans mon guide, après 200 mètres, contourner un entrepôt de voitures usagées et pénétrer plus avant dans la forêt, complètement à droite. Or, après les 200 mètres, les 300 mètres, je ne vois toujours pas devant moi cet entrepôt de voitures usagées. Au moment de la bifurcation, j'ai aperçu un homme qui taillait des arbres derrière sa maison. Je décide de revenir sur mes pas pour le consulter. Dès que je lui montre mon guide et la petite phrase assassine, il éclate de rire. « Cet entrepôt a été rasé, il y a trois ans, on a tout emporté. N'entrez surtout pas dans la forêt, vous allez vous perdre. » Il me conseille de suivre la route qui passe devant sa demeure, de la garder tout le temps, de ne jamais la quitter. Elle va rejoindre la route nationale qui suit en parallèle l'autoroute. C'est ma seule planche de salut. À lui aussi, je fais pleinement confiance et dès que j'aperçois, à ma gauche, la circulation importante de la route à grandes vitesses, j'ai la conviction profonde d'être sauvé. D'ailleurs, les nombreux panneaux routiers de la A-10 le

confirment. Et peu de temps avant le carrefour, ma petite route oblique vers la ville de Castets.

Cette agglomération doit son importance à une croisée de routes qui relie le nord et le sud, tout en desservant les petites localités sur le front de mer. L'autoroute A-10 qui contourne la ville se trouve dans l'axe Bordeaux-Bayonne et cette ville sert de chef-lieu à plusieurs petits villages sur la côte atlantique. Le château qui lui a donné son nom est disparu au siècle dernier et les pierres ont servi à la construction de la nouvelle église. Cette dernière a été construite, au sommet de la colline, sur les assises d'un ancien fortin romain.

Je m'arrête à l'Office du Tourisme et la jeune fille se fait un plaisir de mettre le tampon dans mon carnet du pèlerin. Le Relais Landais où j'ai réservé une chambre se trouve à 200 mètres plus haut, en direction de l'église. Cet établissement ressemble fort peu à un hôtel. À mon arrivée, les propriétaires se préparent à dîner sur la terrasse. Je prends donc une bière en leur compagnie. Ils sont venus au Québec, il y a deux ans, un voyage qu'ils ont beaucoup apprécié. Notre conversation roule à bâtons rompus de la France au Québec, du Québec à la France, puisque l'une des filles de madame réside au Québec et que le fils d'un employé vient de partir pour étudier à Montréal, à l'UQAM.

Puis, la propriétaire vient me montrer une grande chambre à l'arrière du bâtiment, qui s'ouvre sur une cour, permettant d'étendre ma lessive au soleil. Nous pouvons prendre sur place le souper et le petit-déjeuner. En attendant Florent, je vais marcher dans cette ville qui possède très peu d'attraits. Quelques vieilles demeures le long de la rivière ont gardé leur cachet d'antan, alors que la plupart des autres bâtiments paraissent assez modernes. Mais l'économie de la ville stagne, car plusieurs d'entre eux sont à louer ou à vendre.

Au souper, nous avons droit à un excellent repas dans la salle à manger. Même si nous sommes que quelques clients, le cuisinier se surpasse pour nous offrir le meilleur de la cuisine française. Le propriétaire vient nous ouvrir une excellente bouteille pour souligner, dit-il, l'amitié France-Québec. À la fin du repas, nous allons remercier le cuisinier et nous gardons de notre passage dans ce relais le meilleur des souvenirs.

Au matin, après le petit-déjeuner pris à l'hôtel, nous partons dans le brouillard le plus complet. La rue principale s'étire vers la campagne, se transforme en une petite route avant d'aboutir à une simple piste qui s'enfonce dans la forêt. Le brouillard persiste toujours et nous ne verrons pas le soleil avant 11 h. Sur cet étroit chemin goudronné, toujours en ligne droite, je ne croise pas plus de trois ou quatre voitures. Ces 18 kilomètres dans le brouillard intense, au milieu de la forêt, semblent s'étirer à l'infini et créent des paysages surréalistes. J'ai l'impression de marcher dans un monde lunaire, un monde fantastique. Ce décor me rappelle des romans anglais où des événements mystérieux se développent

dans l'ombre, dans des zones floues créées par la brume. Certains films allemands des années '30, principalement les œuvres de Friedrich Wilhelm Murnau, exploitaient le brouillard comme arrière-scène pour rendre les situations plus tragiques. Sur ces longues lignes droites, les phares allumés des voitures apparaissent au loin, se rapprochent lentement et finalement jaillissent devant nous, comme sortant d'une autre planète.

Le ciel commence à se dégager peu avant d'arriver à l'étang Azur, à proximité de l'océan Atlantique. Cette fois, les paysages changent complètement. Dans le sud de la Gascogne, les terrains sont pratiquement au niveau de la mer. Partout se forment de petits étangs et l'eau circule dans tous les sens. Au printemps, elle descend des montagnes, mais quand surviennent les grandes marées, les eaux de la mer gonflent les rivières et pénètrent plus avant dans les terres. Sur ces grandes étendues liquides, les canards, les poules d'eau et autres volatiles vivent en harmonie. Cette région peut se considérer comme le paradis des chasseurs et des pêcheurs. Notre chemin contourne le grand étang de Soustons par une piste cyclable (l'ancienne voie ferrée) qui nous amène directement au cœur de la ville que complète l'avenue Bel-Air, une longue allée de platanes.

Soustons reste encore marqué par la longue occupation anglaise. De 1152 à 1451, durant trois siècles, les Anglais gouvernèrent l'Aquitaine. Après avoir divorcé de Louis VII, Aliénor d'Aquitaine épouse Henri II Plantagenet qui devient bientôt roi d'Angleterre, emmenant dans son giron la Guyenne et la Gascogne. Aujourd'hui, dans le quartier Sterling, le plus vieux de la ville, on peut voir des maisons à colombage comme on en retrouve encore au sud de Londres.

En arrivant au centre-ville, il est déjà 13 h et je n'ai pas encore dîné. Je m'arrête au premier bar, sur une terrasse. Il s'agit sans doute d'un menu anglais, car les plats que l'on me présente ne sont pas particulièrement appétissants. Par contre, cela suffit pour me donner les forces nécessaires de franchir les 100 derniers mètres qui me séparent de l'Hôtel du Centre. Dès que j'aperçois l'édifice, je regrette de m'être arrêté avant terme, puisque la terrasse de ce restaurant semble nettement plus attrayante. Je m'assois pour une bière pendant que madame termine de servir les derniers clients.

Après le départ des convives, elle me fait signe et me demande de la suivre. Elle vient me montrer une chambre et ne tient pas, semble-t-il, à m'inscrire. Cet établissement, bien entretenu, demeure très accueillant. Je termine les tâches habituelles avant l'arrivée de Florent.

Contrairement à Castets, cette ville semble très bien organisée et florissante. Des constructions récentes donnent l'impression d'une ville en pleine croissance et d'une grande prospérité. En attendant le souper, je marche dans la ville et ce que je vois, m'enchanté. L'harmonie et la beauté qui se dégage de cette agglomération donnent le goût d'y vivre. Vers 19 h, je viens rejoindre Florent

pour un agréable souper sur la terrasse. Le temps demeure au beau fixe et nous connaissons une superbe soirée.

Au lever, c'est monsieur qui nous sert le petit-déjeuner. Nous quittons la ville au moment où le soleil se lève encore resplendissant. En longeant l'étang de Soustons, les petits chalets brillent, dans la lumière du matin, comme sur les affiches publicitaires. Puis, dépassé le Pont des Chèvres, le sentier emprunte un chemin forestier et s'enfonce dans la forêt. Le conseil de notre guide semble tout à fait pertinent : éviter les chapeaux à plumes et les manteaux de fourrure, car les tireurs à la chevrotine sont légions. De tous les côtés, des coups de feu résonnent dans la montagne. Au milieu de la forêt, les sentiers se croisent et se multiplient, pendant que les balises ont complètement disparu. Au cœur de la mitraille, je n'ai qu'une idée en tête : sortir de cette forêt. Mais de quel côté? Finalement, un sentier paraît plus important que les autres. Je le prends en toute hâte, me disant qu'il sera toujours possible de me retrouver en terrain découvert. Après bien des sinuosités, mon sentier découche sur une clairière traversée par une petite route. Je m'y rends, mais aucune indication routière ne vient éclairer ma chandelle. Par contre, un cycliste s'en vient dans ma direction. Je l'arrête. « Prenez la petite route où passe le laitier présentement, suivez-la et à la première intersection, tournez à droite. Gardez cette route jusqu'à Hossegor. Vous arriverez directement sur Capbreton. »

Cette fois encore, je suis bien obligé de lui faire confiance, mon livre ne pouvant m'aider en aucune façon. Ce cycliste avait raison. Ses informations m'amènent directement à Seignosse où je retrouve les indications pour Hossegor, la banlieue de Capbreton. En traversant le village, je m'arrête à la petite épicerie pour m'acheter ce qu'il faut pour dîner. À côté de l'édifice, l'épicière a disposé deux petites tables et des chaises de pique-nique de telle sorte que je peux manger sur place ce que je viens de me procurer.

À la sortie du village, un grand panneau invite les marcheurs à rentrer de nouveau dans la forêt pour atteindre plus rapidement Capbreton. Je n'y tiens pas du tout. L'expérience que je viens de vivre fut suffisamment traumatisante. La piste cyclable qui se rend à Hossegor prolonge mon chemin, mais, dans les circonstances, ce détour en vaut certainement la peine. Je pars résolument sur cette belle piste asphaltée où je croise à peine deux ou trois cyclistes. En ce bel après-midi de septembre, cette piste ombragée, loin de la route qu'elle suit en parallèle offre un réel plaisir au marcheur solitaire et prend fin au pied de la rue qui monte au sommet de la colline, traverse la banlieue d'Hossegor et m'amène jusqu'au pont qui marque l'entrée de Capbreton.

Sous ce pont coulait jadis la rivière Adour que les pèlerins qui parcourent le Chemin de Puy-en-Velay connaissent bien. Entre 1310 et 1440, de fortes tempêtes déplacent les dunes de sable qui viennent obstruer l'embouchure de la rivière qui se cherche un nouveau passage en direction de Bayonne. Au cours

des années suivantes. De pluies abondantes entraînent le débordement de cette rivière qui cause d'importants dommages à la région. En 1572, commencent de grands travaux pour creuser la rivière et diriger son cours définitivement vers Bayonne. Pour cela, il faut construire une digue de 300 mètres et un canal de 1800 mètres. Les travaux sont très coûteux, mais mettent fin au débordement de la rivière Adour.

Aujourd'hui une partie de la rivière coule encore sous le pont et les gens de la région ont aménagé un canal pour garder un accès à la mer. L'ancien port qui servait surtout à la pêche à la baleine qui se pratiquait dans la mer Cantabrique au nord de l'Espagne a été restauré pour accueillir des voiliers et des bateaux de plaisance.

Au Moyen Âge, Capbreton possédait plusieurs hospices pour les pèlerins. On y trouvait entre autres une commanderie des Templiers et un hospice tenu par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et un autre géré par les moines de Saint-Jean-de-l'Épée-Rouge. Plusieurs pèlerins s'embarquaient ici pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle et même à Jérusalem. Tous ces édifices ont disparu, il ne reste que la petite chapelle dédiée à Sainte-Madeleine, construite à proximité du port. Son clocher en forme de tour s'élevait haut dans le ciel et à son sommet un feu était soigneusement entretenu pour guider les marins qui voulaient entrer au port de Bourret, à côté du cap.

À mon arrivée dans cette ville portuaire, l'Office du Tourisme se trouve à l'entrée de la grande rue piétonne. La jeune fille m'indique le chemin à suivre pour rejoindre l'Océanide, une grande pension où madame Mallet accueille des pèlerins. Mais avant de m'y rendre, la tentation est trop évidente, je m'arrête sur une terrasse pour une bière. Le chaud soleil du midi m'a vidé de mes énergies. Le thermomètre indique 34° degrés à l'entrée de la pharmacie. Dès que je frappe à la porte de madame Mallet, elle m'explique qu'elle ne prend plus de pèlerins, se sentant trop âgée et trop fatiguée, puis m'invite à déposer mon sac dans la valise de sa voiture, elle va me conduire au petit hôtel, La Pergola, qui prend ses anciens clients. Cet établissement se trouve à moins de 200 mètres, mais elle tient à me présenter au nouveau propriétaire. Ce dernier m'explique à son tour qu'il vient de rénover ce vieil hôtel et c'est un plaisir pour lui de prendre en charge les clients de madame.

De fait, tout n'est pas parfait dans cet édifice qui sent encore la peinture et qu'il faut ouvrir la porte de notre chambre d'un bon coup d'épaule, mais la salle de bain et les lits tout neufs équilibrent la situation. De plus, une belle terrasse sous les arbres donne l'impression d'être encore à la campagne. Et ce soir, au souper, nous n'aurons aucun reproche à faire au cuisinier.

Au moment de se mettre à table, un pèlerin se présente. Nous l'invitons à se joindre à nous. Cet homme de la Vendée a perdu sa femme, l'an dernier.

Comme elle était malade depuis longtemps, il ne pouvait la laisser seule, même si le projet de faire le chemin de Compostelle mijotait dans son esprit depuis de nombreuses années. À la fin de l'été, ses papiers concernant la mort de sa femme étant réglés, il a décidé de partir pour Saint-Jacques de Compostelle. Un ami qui connaît bien ces chemins lui a conseillé de prendre le *Camino del Norte*, le *Camino francés* étant trop encombré. Étant de caractère rebelle, dit-il, il ne suit pas le tracé proposé par les guides, mais utilise les cartes routières pour passer d'un village à un autre. Nous ne le reverrons plus sur notre chemin.

Au matin, le patron de l'hôtel nous sert le petit-déjeuner et nous quittons Capbreton sous un ciel sans nuage. Le soleil n'est pas encore levé derrière les Pyrénées qui font déjà sentir leur présence. Nous sortons de la ville rapidement et empruntons la piste piétonnière et cyclable qui longe la côte durant 10 kilomètres. Puis, pour les autres 14 kilomètres qui restent, les balises se font rares. Les dunes à notre droite nous permettent de garder le cap, puisque la mer n'est jamais très loin.

Après la banlieue de Tarnos, nous devons emprunter une passerelle pour passer au-dessus de plusieurs voies ferrées. Impossible de franchir ce passage d'une autre façon. Les balises ont disparu et je crains d'avoir perdu le fil quand, par hasard, entre deux hauts bâtiments, je me retrouve en face de la passerelle. Au sommet de celle-ci, les voies ferrées sont alignées en direction de la cathédrale de Bayonne. À partir de ce lieu, le très haut clocher construit sur la colline qui domine la ville devient mon seul point de repère que je vais fixer jusqu'à mon arrivée au centre de la ville. Le très beau pont qui enjambe l'Adour me permet d'entrer dans la vieille ville sans problème. J'ai réservé une chambre à l'hôtel Monte-Carlo, près de la gare, un endroit que je connais bien pour y être allé en 2007, avant de commencer le *Camino del Norte*. En passant devant l'Office du Tourisme, je m'arrête pour obtenir un plan de la ville. Florent veut s'arrêter ici pour se reposer pendant quelques jours. Puis je me rends jusque sur le bord de la Nive d'où je partirai en direction de Saint-Jean-de-Luz. Je vérifie les balises qui n'ont pas disparu, m'assurant ainsi d'un excellent départ pour demain matin.

Bayonne a toujours joué un rôle déterminant pour les chemins de Compostelle. C'est ici que commence le Chemin du Nord, la traversée du Pays basque, mais c'est ici aussi que s'arrêtent les trains qui viennent de Paris, de la Belgique et qui déversent leur flot de pèlerins. La cathédrale Notre-Dame a de tout temps été le point de rassemblement de nombreux pèlerins. Le sanctuaire fut construit dans l'esprit des cathédrales champenoises (Reims, Soissons) sur les ruines d'un temple roman. La beauté de cet édifice a inspiré la construction des églises du nord de l'Espagne. Le cloître, accolé à la cathédrale, est l'un des plus grands et des plus beaux de France.

Bayonne, située entre l'Adour et la Nive, était au Moyen Âge un important carrefour fluvial. Par l'Adour, on acheminait les produits des Landes (grains, eau-

de-vie, résine et bois) et par la Nive arrivaient le sucre, le cacao et le drap. Jusqu'au siècle dernier, le trafic fut considérable. Pour les pèlerins, l'entrée dans le Pays basque marque une étape importante de leur chemin.

À l'hôtel Monte-Carlo, je me rappelais que les chambres n'étaient pas très grandes, ce qui explique sans doute leur prix modique, mais dès que j'entre dans la mienne, je la trouve encore plus étroite que la dernière fois. À l'inscription, la dame m'a assuré que Florent pourra choisir une autre chambre, demain midi, si cela lui convient. Pour moi, celle qu'elle vient de me présenter me suffit amplement. Je m'empresse de passer à la douche et je garde la lessive pour demain, ayant suffisamment de linge propre pour sauter un lavage de temps en temps.

À son arrivée, Florent me raconte que lui aussi a perdu les balises, mais a préféré marcher sur la dune, sachant qu'il arriverait ainsi en droite ligne à Bayonne. De fait, son choix a sans doute été meilleur que le mien, évitant les nombreux détours que mon chemin m'a occasionnés. L'essentiel, nous sommes enfin réunis pour notre dernière soirée ensemble. Cette autre journée chaude l'a épuisé et il se dit content de s'arrêter ici pour quelques jours. Nous fêtons l'événement, moi, avec une bière, lui, avec ses multiples *Oranginas*.

Nous soupçons sur la terrasse devant l'hôtel. Le temps doux et le ciel étoilé donnent le goût de s'attarder longuement sur cette grande place en face de la gare. Durant le souper, nous voyons défiler des dizaines de pèlerins, avec leur gros sac, qui cherchent en vain une place pour dormir. Nous sommes contents d'avoir notre chambre pour la nuit. En fait, demain matin, en allant déjeuner à la gare, je vais apprendre qu'une vingtaine d'entre eux ont passé la nuit dans la salle d'attente, n'ayant pas trouvé un lit à un prix abordable.

Quant à moi, avant de m'endormir, je fais mes adieux à Florent, espérant ne pas le réveiller à mon départ. Au matin, dès que j'entends sonner 7 h au clocher de la cathédrale, je me lève en douceur, ramasse mes effets et va remplir mon sac dans le corridor. Au moment où je ferme la porte de la chambre, Florent dort encore à poings fermés. Je quitte l'hôtel et me dirige vers la gare pour le petit-déjeuner.

Ce matin, en traversant le pont au-dessus de la Nive, j'entre de plain-pied dans le Pays basque. Dorénavant, les paysages vont changer, mais aussi les coutumes, la culture et le langage, etc. Le chemin de halage le long de la rivière permet de sortir de la ville en toute quiétude. De petites vapeurs s'élèvent au-dessus de la rivière comme de la ouate en suspension, pendant que quelques cygnes glissent doucement sur l'onde, nullement affectés par les canards qui s'amusent au-dessus de leur tête. Des promeneurs et quelques joggeurs profitent de la fraîcheur du matin pour laisser libre cours à leur sport favori.

Pendant deux kilomètres, j'avance avec allégresse, seul sur ce chemin, pour terminer mon aventure.

Quand je quitte le chemin de halage pour traverser Biarritz, la situation devient plus complexe. Au carrefour giratoire, je dois prendre un petit chemin en direction d'Anglet. Or le petit chemin est disparu depuis la construction de l'autoroute qui n'est pas encore complétée. Je m'informe auprès d'un employé de garage qui remplace un pneu sur une voiture. Il n'a aucune idée de ce qui est advenu de ce chemin. Le propriétaire de la voiture n'en sait pas davantage. Je pars donc dans cette direction en suivant la voie de desserte. Deux cents mètres plus loin, un trou dans une clôture s'ouvre sur un chemin parallèle, l'herbe a poussé depuis les dernières années. Sur un ponceau, une balise, en partie effacée, me confirme que je suis sur l'ancien chemin. Je l'emprunte. Par la suite, aucun autre repère en vue. Le nouveau tracé doit passer ailleurs, mais où? Mes photocopies en mains, je suis les indications que me donnent mes notes. Dépassé l'aéroport, je retrouve la voie ferrée que je suis sensé suivre en parallèle. Au premier passage à niveau, des balises fraîchement peintes confirment que j'ai retrouvé mon chemin, étant à nouveau sur la bonne voie. Pour le reste de la journée, un balisage sans faute me rassure et va me conduire à bon port.

Sur les hauteurs de Bidart, j'aperçois la mer pour la première fois. Le ciel sans nuage, le bleu de l'océan, les mouettes qui s'amuse dans les airs éveillent en moi un flot d'émotions. Je retrouve enfin les paysages que j'espérais apercevoir. En 2007, le temps brumeux et la pluie qui sévissaient sur la côte nous avaient privés de ce magnifique décor. Au bout d'une ruelle, près d'un sentier abrupt qui descend vers la mer, deux bancs permettent de s'y asseoir pour contempler l'océan qui se prolonge à l'infini devant moi. Je m'y arrête pour manger le sandwich que je me suis procuré, ce matin, à la gare.

À Guéthary, ce très beau village basque, nous nous étions arrêtés dans une *pizzeria* alors qu'un orage faisait rage. La dame nous avait invités à nous installer dans un coin et à suspendre nos ponchos dégoulinants de pluie dans le portique. Aujourd'hui, je jette un coup d'œil. La majorité des tables sont occupées par des clients et la terrasse, au soleil, ne dispose plus d'espace disponible. Je descends sur la Grande Place, en face de la mairie. Devant un fronton, quatre joueurs de pelote basque sont concentrés sur leur jeu, pendant qu'une centaine de personnes, assises dans les estrades, de chaque côté, suivent leurs ébats avec beaucoup d'attention. Je les regarde jouer quelques instants, avant de reprendre la route.

À la sortie du village, un grand panneau affiche une carte qui représente les différentes étapes du sentier du littoral. Je me propose de suivre toutes les sinuosités de la côte, caps après caps, baies après baies. Ce sentier s'aventure dans ces moindres recoins, pendant que je multiplie les photos, tellement ces

paysages sont magnifiques. Arrivé à la Pointe-Saint-Barbe, je contemple les restes d'une petite chapelle dédiée aux marins d'autrefois. À partir de là, une splendide promenade en ciment conduit le marcheur jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, en suivant la côte qui longe la grande baie, offrant un extraordinaire point de vue sur la ville, sur ses hôtels et sur sa resplendissante plage où sont étendus des milliers de personnes, profitant du soleil de ce dernier jour de septembre.

La longue promenade débouche sur la rue Gambetta qui m'amène jusqu'à la rue piétonne. Un vieux monsieur, assis sur un banc, me conseille de prendre cette rue, à ma droite, et juste au bout, je vais trouver l'Hôtel de la République où j'ai réservé pour la nuit. Son renseignement s'avère tout à fait juste. La dame qui m'accueille semble aussi âgée que l'hôtel et me présente une chambre, au troisième étage, qui donne sur les toits. Je vais connaître ici une nuit très paisible. Je téléphone à Florent pour lui recommander cet hôtel et nous nous souhaitons une heureuse fin de chemin.

Après la lessive, je vais marcher sur la rue piétonne, en partie déserte. La plupart des visiteurs ont déjà quitté la ville. Le travail doit reprendre demain matin. Je m'arrête à un petit restaurant chinois où quelques convives sont attablés depuis un moment et je profite de la bonne cuisine chinoise pour refaire mes forces en vue de ma dernière étape, demain.

Au matin, je suis le seul client attablé pour le petit-déjeuner. Je paie la note et je quitte sans tarder cette ville encore endormie. Je longe le port, traverse le pont au-dessus de la rivière Nivelle et me voilà à Ciboure, une belle petite ville basque. Le fronton à côté de la mairie fait face à la baie. Le soleil qui se lève derrière les Pyrénées éclaire seulement le sommet des édifices. À la sortie de la ville, une petite route conduit au château d'Urrugne que je contourne par la gauche avant d'entrer dans le village du même nom. Je m'arrête à la pâtisserie. Les petits gâteaux sont encore tout chauds. Je fais une abondante provision pour la journée.

En passant devant l'Office du Tourisme, les portes viennent de s'ouvrir. Le jeune homme qui occupe un bureau tout neuf semble content d'utiliser son tout nouveau tampon. « Nous sommes ouverts depuis le début de l'été, dit-il, et je n'ai pas vu beaucoup de pèlerins, encore. » Plusieurs marcheurs préfèrent sans doute continuer sur la petite route qui passe au pied du village, sans entrer dans celui-ci. Mon détour a été motivé par le besoin de me procurer quelque chose pour dîner.

À la sortie du village, au pied de la colline, l'ancienne route vers l'Espagne, aujourd'hui délaissée par les voitures, s'élève, ferme après ferme, vers la Croix des Bouquets, un sommet qui domine la région, avant de redescendre progressivement vers Hendaye. Dans la montée, un Gîte de France a été aménagé dans une grande maison qui servait jadis d'hospice pour les pèlerins.

L'inscription *Ospitalia de Santiago* est encore gravée dans la pierre. Au sommet de la colline, un abribus tout à fait vétuste, inutilisé depuis des années, possède encore son banc, même si les vitres ont été fracassées et les murs troués de balles, je m'y assois pour manger mes petits gâteaux bien frais.

La descente vers Hendaye sur cette petite route très sinueuse au milieu de grandes fermes a quelque chose de très poétique. Au loin, on aperçoit déjà la cathédrale d'Irún, la grande baie qui lui fait face, alors que la ville d'Hendaye se cache plutôt dans le repli des vallées, bien protégée des vents de l'est par les hautes montagnes des Pyrénées. J'entre en douceur dans la ville et me dirige par le parcours sinueux des petites rues vers le pont de *Santiago*, au-dessus de la rivière *Bidassoa*, la frontière qui sépare la France de l'Espagne. À ma gauche, la ville d'Irún, à ma droite, celle d'Hendaye. Les postes frontière ont disparu, mais l'émotion demeure bien présente chaque fois qu'un pèlerin traverse ce pont. Tellement de symboles y sont rattachés. Autrefois, ce passage était la source de tous les dangers, aujourd'hui, ce pont marque une étape essentielle vers Saint-Jacques de Compostelle. Les souvenirs de mon Chemin du Nord demeurent très présents dans mon esprit, c'est pourquoi j'ai voulu me rendre ici avant de partir à la recherche de mon hôtel où je dois dormir ce soir.

Ce pont ne représente pas seulement une étape, il porte à mes yeux la réalisation d'un long projet, celui de traverser la France de l'est à l'ouest, en 2005, et celui de la traverser à nouveau, en 2011, du nord au sud, ces deux chemins, s'ajoutant à tous les autres, m'ont conduit à *Santiago*, non comme un défi, mais comme un aboutissement. À 72 ans, je viens de réaliser un vœu caché, au plus profond de moi-même, celui de prouver que le corps peut se régénérer, se reconstruire. Avec un peu de volonté et la pleine maîtrise de son esprit, il est possible de vaincre ses craintes et de réaliser ce que d'autres ont cru impossible.

Ce matin, j'étais parti sans aucune réservation. Pour une fois, je voulais connaître un peu l'aventure de rechercher un hôtel. Sur le chemin du Mont-Saint-Michel, un pèlerin breton m'avait conseillé l'hôtel *Santiago*. Je m'y rends. Un petit carton indique qu'il est fermé du 30 septembre au 1<sup>er</sup> avril. J'arrive donc trop tard. En revenant sur mes pas, je passe devant l'Hôtel de la Gare. Un monsieur âgé, au bar, me dit que sa femme gère l'établissement et m'invite à l'attendre. Pour tuer le temps, je commande une bière et vingt minutes plus tard, la dame, également âgée, vient m'ouvrir une porte dans un petit bâtiment, juste à côté. « C'est l'hôtel des pèlerins », me dit-elle en me remettant la clé. Pour 30 euros, j'ai droit à une chambre toute neuve, la salle de bain se trouvant dans la pièce d'à côté.

Après la douche, je me rends à la gare, presque en face. J'achète mon billet de train pour Toulouse : départ à 10 h 30, arrivée à 16 h précises. Jeudi matin, un

avion d'Air Transat me ramènera au Québec. Ainsi prend fin mon douzième chemin de Compostelle.

## Conclusion

Je viens de réaliser un rêve qui avait pris naissance lors de mon premier chemin. Je marchais alors avec Monique, une Française qui connaissait bien les chemins de Compostelle. Originnaire de Lille où elle avait passé toute sa vie, elle m'avait parlé longuement de ce chemin, du Mont-Saint-Michel. À Moissac, dans la salle de séjour du gîte des sœurs Carmélites, un petit dépliant vantait les mérites de ce tracé légendaire. Cette idée avait cheminé dans mon esprit durant tout le parcours.

Pendant plusieurs années, Roger et moi, nous avons privilégié les chemins espagnols. L'ambiance qui prévalait sur les sentiers en Espagne, les faibles coûts d'hébergement et la qualité du balisage de ces tracés avait pesé lourd sur nos choix.

Cette année, en préparant mon Chemin du Mont-Saint-Michel, j'avais la nette impression de fermer la boucle. Ce parcours terminé, j'allais enfin m'arrêter, me reposer. Pourrai-je vraiment mettre fin à une telle aventure qui a transformé complètement ma retraite? Est-ce possible de cesser d'être pèlerin, un jour? Je commence à en douter.

Les aventures vécues sur ces chemins au cours des dernières années ont dépassé de loin mes premiers rêves. Le Chemin de Puy-en-Velay qui avait failli tourner court après cinq jours, seulement, m'a rendu très humble face à mes nouveaux projets. Il a fallu la rencontre de Felice, la jeune handicapée espagnole, pour tout remettre en question. Cette jeune fille qui avait vécu un drame semblable au mien est restée le moteur qui m'a toujours poussé à me dépasser. Sur chacun de mes chemins, sa présence s'est fait sentir à chaque difficulté rencontrée. Aujourd'hui, elle demeure bien présente dans mon imaginaire et au moment de fermer le livre, j'entends encore sa voix chevrotante : « Claudio, vamos à continuar... »